NEUVIÈME ANNÉE. — N° 204 1er JUILLET 1905 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

A TILLY

LES FAITS NOUVEAUX

Après avoir reproduit, dans mon précédent article, tous les renseignements que j'avais pu me procurer sur les deux guérisons merveilleuses qui ont provoqué autour de Tilly un renouveau de curiosité et d'enthousiasme, j'ai prié le lecteur de constater que ces guérisons, par les circonstances qui les ont accompagnées, constituaient, dans le fait de Tilly, une « nouveauté ».

Il y a là, disais-je, comme une déviation de ligne, comme un déplacement d'axe, qui doit donner à réfléchir.

Je voudrais aujourd'hui préciser et développer sur ce point ma pensée.

Mais il est nécessaire que je laisse auparavant la parole à une de nos lectrices qui conteste l'exactitude de mon récit. Voici la lettre qu'elle m'adresse :

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Vos correspondants ont bien tort de fabriquer des nouvelles dont la fausseté peut être établie si facilement. Il est bon qu'une lectrice vous avertisse que vous avez été odieusement induit en erreur, pour votre numéro du 15 juin.

D'abord : M. l'abbé Lorisse, du grand séminaire du Mans, n'a pas conduit ses élèves à Tilly ; il n'est pas professeur d'Ecriture Sainte, pour la bonne raison qu'il n'existe pas.

Aucun nom de Messieurs les Directeurs n'a d'analogie avec celui que vous citez.

Du reste, si quelques membres de notre respectable clergé ont fait des voyages à Tilly, c'était pour leur satisfaction personnelle, leurs aptitudes spéciales leur permettant d'étudier autrement que les profanes, qui ne savent pas assez démêler la valeur des événements qui s'y sont déroulés, et reconnaître leur origine.

Ces Messieurs, dont la modestie égale le mérite, ont été prudents observateurs. Ils connaissent la pénible anxiété des amis de Tilly, devant la longue attente qui est imposée ; ils savent leur rappeler que la Sainte-Eglise examinera et se prononcera quand Elle voudra.

Deux séminaristes en vacances ont été aperçus à la gare d'Audrieu, par Monseigneur Amette. Sa Grandeur leur a dit quelques mots.

Voilà toute l'histoire vraie de deux élèves ecclésiastiques, qui ont bien le droit d'aller en Normandie, ou ailleurs, passer leurs jours de repos. — Un autre prêtre s'est rencontré à la même gare. Il leur était absolument inconnu.

Je vous engage aussi, Monsieur le Directeur, à vous renseigner plus à fond, avant de produire l'article que vous annoncez, sur la guérison de ce prétendu M. Lorisse. Vous êtes lancé dans une voie fausse.

Un prêtre vénérable, d'un autre nom, et qui n'a aucun emploi au séminaire, a été l'objet d'une double faveur de Notre-Dame de Tilly. C'est connu au Mans. Il les publie avec l'élan de la reconnaissance, toutefois il n'admettrait pas la publicité d'un journal.

Ici d'autres malades guéris remercient également Notre-Dame de Tilly de leur retour à la santé. Ils en témoigneront à qui de droit, dès que le moment en sera venu. Je puis vous assurer que leur honorabilité est parfaitement établie.

Un mot encore, à propos de M. l'abbé Achard. Ses infirmités étaient trop visibles, pour qu'on réussisse à les nier, dans leurs détails et dans leur ensemble. Votre correspondant ignore donc comment des spécialistes de Nantes et de Paris avaient jugé sa mala-

die, sous quel nom ils la désignaient, et quelles tristes aggravations ils prévoyaient pour lui, d'année en année ? Toutes choses qui se réalisaient visiblement.

Pour présenter des faits d'une façon sérieuse, il faut les bien connaître. Votre correspondant n'en a pas pris la peine ; il vous a servi un tissu mensonger qui n'est pas admissible dans un journal comme le vôtre, qui doit faire passer la vérité avant tout, et la bonne foi par-dessus tout.

Je compte bien, Monsieur, que vous publierez cette lettre, dont le seul but est de vous rendre service et de rétablir la vérité, par trop malmenée, pour servir de base à aucune thèse.

Je n'entame pas de polémique. Toutefois la cause de Tilly a droit à notre respect attentif. Je plains ceux qui manquent à ce devoir.

Permettez que votre collaboratrice d'occasion vous prie d'agréer ses compliments distingués.

MARIE FONTAINE.

Le Mans, 4, rues des Minimes, le 25 juin 1905.

Cette lettre, à laquelle j'ai tenu à ne pas changer un mot, demande quelques commentaires.

J'observerai d'abord que son auteur manque un peu de mesure dans ses appréciations à l'égard de mes correspondants.

La personne qui m'a appris la guérison du R. P. Lorisse est un prêtre, respecté de tous, et qui n'a certainement pas inventé, pour le plaisir de me mystifier, des informations fantaisistes.

S'il s'est trompé, c'est qu'on l'a trompé lui-même, et il tiendra certainement à s'expliquer dans un prochain numéro.

Son erreur, en tout cas, de l'aveu de Mme Fontaine, ne porte que sur la personne et non sur le fait en lui-même. Mme Fontaine écrit, en effet : « Un prêtre vénérable, d'un autre nom, et qui n'a aucun emploi au Séminaire, a été l'objet d'une double faveur de Notre-Dame de Tilly. »

Que ce prêtre ne s'appelle point Lorisse et qu'il ne soit pas professeur dans un Séminaire, cela, au fond, importe peu. Ce qui importe, c'est de savoir si, oui ou non, un prêtre du Mans a été guéri dans les circonstances que j'ai rapportées. Or, cette guérison est bien réelle. Les déclarations de Mme Fontaine ne laissent aucun doute sur ce point.

Quant à la seconde guérison, celle de M. l'abbé Achard, non seulement Mme Fontaine ne la conteste pas, mais elle nous fournit à son sujet des détails nouveaux qui, s'ils sont exacts, la rendent plus merveilleuse encore que nous ne l'avions supposé.

La lettre, un peu vive, qu'on vient de lire, n'apporte donc sur le fond même des faits aucun élément de nature à modifier notre manière de voir.

Pour l'exposer, cette manière de voir, il nous faut une fois de plus résumer ce que l'on pourrait appeler la psychologie des apparitions de Tilly.

Tilly, c'est avant tout les apparitions de l'Ecole des sœurs. Supposez qu'on supprime de Tilly tous les événements, apparitions, guérisons, prodiges divers, qui se sont succédé après les apparitions de l'Ecole des sœurs, Tilly n'en survivrait pas moins, du fait seul de ces apparitions de l'Ecole des sœurs, comme un ensemble harmonieux et complet, ayant un sens apparent et très défini. Supposez, au contraire, qu'on supprime, par la pensée, les apparitions de l'Ecole des sœurs : toute la série des faits qui se sont déroulés après ces apparitions n'offre plus alors à l'esprit qu'un spectacle sans coordination et dont la signification, si elle existe, ne se présente en tout cas avec aucun caractère d'évidence.

Dans ces conditions, il me semble prudent de ne retenir, comme dignes d'attention, dans les faits de cette deuxième catégorie, que ceux qui complètent, continuent, ou prolongent logiquement les faits de la première. En d'autres termes, il me paraît que, de tous les faits extérieurs ou postérieurs aux apparitions de l'Ecole, ceux-là seuls ont chance d'être pris en considération par l'enquête canonique espérée, qui s'harmoniseront avec ces apparitions.

Or, et c'est là précisément où je veux en venir, je prétends que les guérisons qui font l'objet de cette discussion, dérangent en quelque sorte l'harmonie de Tilly, et font l'effet de pièces rapportées qui s'ajusteraient mal au plan d'ensemble.

Imaginez une tragédie de Racine, dans laquelle un poète audacieux aurait inséré des scènes de son crû. Si parfaits que pussent être, en eux-mêmes, les vers ainsi ajoutés, il n'est pas douteux qu'ils jureraient avec les autres. Je ne trouve pas de comparaison qui rende mieux l'impression que donnent aux amis impartiaux de Tilly les prodiges récents constatés autour de Marie Martel...

Comme nous sommes loin, en effet, des pures et imposantes manifestations du début ! Il ne s'agit plus de la Vierge, signifiant à d'innocentes enfants

qu'elle désire la construction d'un sanctuaire, et en désignant l'emplacement; il s'agit maintenant du Sacré-Cœur, communiquant ses volontés et ses promesses ou opérant des guérisons par le moyen d'une statuette coloriée qui change de forme!

Quelque respect qu'on éprouve pour les croyances de Marie Martel et les sentiments de reconnaissance que ces guérisons ont éveillés chez ceux qui en ont été favorisés, comment ne serait-on pas frappé de la différence, et surtout de la distance, qui sépare les deux ordres de fait ? Comment, en comparant sans arrière-pensée ce qui s'est passé autrefois et ce qui se passe actuellement, ne s'apercevrait-on pas qu'il y a quelque chose de changé à Tilly?

Il me semble qu'il était de notre devoir de signaler ce changement de front, cette direction nouvelle

A Dieu ne plaise qu'en écrivant ceci, nous voulions imposer notre façon de voir.

Nous avons voulu seulement commenter, à la lueur du simple bon sens, un fait dont la réalité nous paraît incontestable. Nous n'aurons pas perdu notre temps, si nous avons pu ainsi provoquer les méditations de ceux de nos lecteurs qui, comme nous, aiment sincèrement Tilly.

GASTON MERY.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *Revenants indifférents — et différents.*

M. Maxwell, avocat général près la cour d'appel de Bordeaux, docteur en médecine, psychologue très curieux des phénomènes médianimiques, et dont l'*Echo du Merveilleux* a plusieurs fois signalé les études, vient de faire, à l'Institut général psychologique, une intéressante communication sur les phénomènes de hantise.

La hantise a toujours existé, constate M. Maxwell. De tous temps, en tous lieux, il y eut des gens qui se disaient et qui paraissaient être l'objet des attentions d'un être invisible pour autrui (ou parfois visible pour un petit cercle d'initiés) ; de tous temps, en tous lieux, il y eut des demeures où se passaient d'étranges phénomènes, qui semblaient dus à des êtres mystérieux.

Les théologiens ont expliqué ces faits par l'influence des démons; les médecins les expliquent par des états pathologiques. Mais ces deux explications, non plus que celles des spirites, ne sauraient pleinement satisfaire les esprits scientifiques, dit M. Maxwell. Les esprits scientifiques restent perplexes. Il faut étudier les faits.

Ceux-ci se groupent en deux catégories : la hantise personnelle et la hantise locale. La hantise locale se subdivise elle-même en deux sortes de phénomènes : ceux qui sont objectifs et perçus par tous ; ceux qui semblent subjectifs et ne sont perçus le plus souvent que par une seule personne.

La hantise personnelle est la plus fréquente. Le démon de Socrate, l'esprit familier de Cardan en sont des exemples classiques. De nos jours, dans ce Paris de M. Loubet, qui contient plus de recoins d'ombre hantés que la Thessalie de l'*Ane d'or*, il n'est point de groupe spirite qui ne soit pourvu d'un « guide » spécial. Souvent même chaque membre du groupe a son guide particulier. Faut-il voir là des phénomènes morbides du genre de ceux que présentent les altérations de la personnalité ? Il s'agit de personnes tout à fait normales ; d'autre part, les communications qu'elles transmettent sont le plus souvent intelligibles et cohérentes, enrichies parfois de renseignements qui ne pouvaient être connus ni des expérimentateurs ni du sujet. De plus, fait remarquable, ces phénomènes disparaissent quand la santé est réellement atteinte. (Toutes ces questions sont si familières aux lecteurs de l'*Echo*, et ont été si souvent traitées ici, qu'on peut se contenter de résumer très rapidement l'exposé de M. Maxwell.) Il conclut qu'il y a lieu d'étudier scientifiquement la hantise personnelle.

De même dans le « poltergeistisme » ; telle est, on le sait, la dénomination allemande adoptée pour désigner l'ensemble des phénomènes de maisons hantées. On a contesté la bonne foi des narrateurs, mais ce n'est pas une position défendable ; il est de fait qu'on ne peut nier, qu'il ne serait pas scientifique de nier. On a encore contesté la valeur, sinon la bonne foi du témoignage. C'est un terrain plus solide. Il est incontestabl que des témoins ont affirmé de bonne foi des phénomènes reconnus frauduleux. Dans une récente affaire, en Allemagne, des gens honorables et cultivés ont déclaré avoir vu des pierres se détacher du sol et venir frapper une maison, tandis que le gamin coupable de la mystification avouait avoir lancé ces pierres (assertion confirmée par d'autres témoins). Et cela prouve que le témoignage humain est peu de chose. Dans une cause célèbre anglaise, le sollicitor général, plaidant pour sir William Gordon Cumming, rappelait à bon droit cette histoire du badaud qui prétendait avoir vu remuer la queue du lion de pierre placé sur l'Hôtel de Northumberland ; cent badauds groupés autour

de lui, affirmèrent bientôt qu'eux-mêmes avaient vu le lion remuer la queue.

Un fait domine le poltergeistisme ; il a été dix fois mis en lumière dans l'*Echo du Merveilleux* ; c'est que, dans toute maison hantée se trouve une personne dont la présence est indispensable à la production des phénomènes : une petite fille le plus souvent. La conclusion, logique en apparence, est qu'il y a mystification. Mais c'est une conclusion trop prompte. Pourquoi la petite fille s'amuse-t-elle à mystifier son entourage? Comment y réussit-elle si parfaitement? Et les phénomènes, constatés par des observateurs intelligents, où la petite fille ne pouvait, manifestement, avoir aucune part? Alors, tout ne serait pas fraude? C'est donc comme s'il n'y avait pas de fraude du tout.

⁂

La troisième catégorie de phénomènes est peut-être la plus curieuse. C'est elle, en tout cas, qui a le plus vivement excité la curiosité. M. Maxwell a parlé des lieux hantés par des fantômes, par des revenants. Il n'est pas douteux qu'il y ait des lieux où, à des moments différents, des personnes différentes, n'ayant point communiqué entre elles, ont vu ou cru voir un revenant.

Ce revenant ne ressemble guère à ceux dont les méfaits, dans les récits de nos nourrices, terrifiaient notre enfance. Il est indifférent aux vivants, il ne s'en occupe pas. Pas plus que les matelots du vaisseau-fantôme, dans l'admirable conte d'Edgard Poë, ne prennent garde au mortel égaré à leur bord.

L'Ombre semble continuer sa vie passée, vaquer à ses affaires, s'absorber dans des soucis qui nous sont étrangers. Elle est inoffensive et dédaigneuse, et si l'on parvient à attirer son attention, elle répond d'un ton excédé, comme une grande personne aux questions fatigantes d'un enfant. A cette catégorie de revenants appartient la jeune femme que, ces jours derniers, dans une mairie anglaise, on voyait apparaître, traverser négligemment le salon, s'asseoir au piano, sans prendre garde à la société réunie, jouer les premières mesures d'un vieil air, et s'effacer aussi soudainement qu'elle avait paru. Et cet autre fantôme qu'un témoin, glacé de terreur, pressait pourtant de questions, et qui lui répondait :

— Mais de quoi vous mêlez vous ?

Cette dernière partie du travail si intéressant de M. Maxwell a produit, je le disais tout à l'heure, une vive sensation et même en dehors du Cénacle où il était produit. On en a conclu que la pychologie des revenants était changée, que nous les avions lassés, qu'ils ne s'occupaient plus de nous, pour nous faire, ainsi que jadis, d'innocentes plaisanteries, telles que nous tirer par les pieds, comme on disait traditionnellement. Et cela nous a paru dur. L'humanité s'est sentie appauvrie. Elle n'a pas déjà tant d'amis ! M. Henry Bidou, M. André Beaunier ont écrit sur ce thème des articles d'une agréable ironie, où perçait le regret.

Je pense que ces conclusions sont précipitées et excessives. Il y a sans doute de la diversité d'humeur chez les Revenants comme chez les Allants, qui sont nous-mêmes. Ce type du revenant qui continue son petit train-train et paraît ne pas prendre garde aux hommes a été observé de tous temps, à côté des revenants belliqueux et patriotes, comme celui que César rencontra au bord du Rubicon, rapporte Suétone, et qui passa le premier le fleuve en sonnant de la trompette, ou celui qui, d'après Dion Cassius, tira Trajan d'Antioche, au milieu d'un tremblement de terre, ou celui qui détourna Drusus de traverser l'Elbe, etc. D'autres sont malins et cruels ; d'autres, lascifs, d'autres stupides comme les hommes.

Je pense surtout que M. Beaunier a tort de conclure que c'est le « Krach du Merveilleux ». Quoi! parce qu'un avocat-général vient vous dire qu'il faut étudier scientifiquement ces questions? M. Beaunier est revenu deux fois, avec une sorte d'acharnement, dans le *Figaro* et dans les *Débats*, sur ce sujet, pour en tirer cette conclusion pessimiste. Et il cite cette histoire de la villa prétendûment hantée de Berlin, où l'on découvrit à la fin toute une colonie de chats, installés entre deux cloisons.

« Dira-t-on que les esprits, à l'approche des démolisseurs, s'étaient transformés en chats? Non ; il ne serait pas raisonnable de lancer semblable hypothèse », assure M. Beaunier.

Voilà une assertion qui eût paru téméraire à Charles-Alexis Vincent Berbiguier, le « fléau des farfadets », auteur des *Farfadets*, dédiés à « tous les Empereurs, Rois, Princes et Souverains des quatre parties du monde », où il les conjure de réunir leurs efforts afin de détruire l'influence des Démons, Sorciers et Farfadets qui désolent les habitants de leurs Etats ! Dans le chapitre 86 de son premier volume, il donne, précisément, de longs détails sur les « Farfadets déguisés en chats ». Mais Berbiguier est une trop curieuse figure et son ouvrage trop saisissant pour ne pas lui consacrer un article spécial.

GEORGE MALET.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.

LES PLUIES DE PIERRES

Dans notre dernier numéro, un de nos amis a raconté à nos lecteurs les faits extraordinaires qui se sont passés à la Ville-aux-Dames, dans les environs de Tours. A plusieurs reprises, et sans que l'on ait pu découvrir les auteurs de cette plaisanterie, si plaisanterie il y a, une pluie de pierres s'est abattue sur une maison habitée par les époux Coulon, au hameau de la Carte.

La cause inconsciente de ce phénomène doit être très probablement, comme le signale notre correspondant, cet Auguste Rondeau, qu'un entrepreneur de la Carte employait pour tirer du sable. La femme Coulon ne doit pas y être étrangère non plus, puisque, il y a déjà sept ou huit ans, elle aurait donné des signes évidents de médiumnité.

Nous avons rappelé à ce sujet le phénomène identique que *L'Echo du Merveilleux* avait rapporté dans son numéro du 15 février 1897 sous ce titre : un Député Guérisseur de Sorts. Voici le fait tel que M. Chaulin-Servinière, député de la Mayenne, mort depuis, le raconta à M. Eugène Cravoisier :

« Vers 1845 ou 1846 vint habiter, dans un joli petit hameau voisin de La Laulle, une vieille dame, la veuve Saint-Jean, qu'accompagnait une domestique tout aussi âgée qu'elle.

« Dès son arrivée, Mme Saint-Jean acheta une petite maisonnette, se composant seulement d'un rez-de-chaussée surmonté d'un grenier.

« Or, elle était à peine installée dans cette maisonnette qu'une pluie de pierres se mit à tomber sur elle. A chaque instant, sortant on ne sait d'où, de gros cailloux s'abattaient à ses pieds, dans le milieu de la chambre, sur la table, sur les meubles.

« Détail curieux : ces pierres disparaissaient dès qu'elles touchaient le sol. On aurait dit qu'elles se volatilisaient.

« Les deux pauvres vieilles sortaient-elles pour se rendre à l'église ou faire leurs commissions ? Le phénomène ne cessait pas, bien au contraire. Dans la rue, la grêle de cailloux continuait à tomber, plus intense encore. C'était une incessante lapidation.

« Tous les gens du hameau et des communes voisines constatèrent l'étrange phénomène. Vous devinez à quels commentaires effarants se livrèrent nos bons villageois.

« Mon père, qui habitait à cette époque la commune de Prez-en-Pail, entendit — comme tout le monde — parler de l'étrange phénomène. Il n'y prêta d'abord qu'une médiocre attention et se rit de ce qu'il appelait la sottise des narrateurs. »

Or, un beau jour, M. Chaulin père, accompagné d'un ami, alla voir la veuve Saint-Jean. Homme fort intelligent, sceptique — à cette époque on le disait même voltairien — et croyant à une plaisanterie d'un farceur, il fit faire toutes les recherches, mais force lui fut, à moins de nier l'évidence, de constater que c'était bien un phénomène extra-naturel et sans cause apparente.

M. Chaulin-Servinière continue :

« Un hasard bien curieux devait rendre à Mme Saint-Jean sa tranquillité.

« La pauvre vieille, pensant peut être que la pluie de pierres cesserait si elle changeait de logis, vint habiter la commune de Prez-en-Pail. Ses espérances furent déçues.

« Mais un soir qu'elle dînait chez mon père, le salut lui fut apporté. Ainsi qu'à l'ordinaire, les cailloux tombaient dans la salle à manger, ils heurtaient le sol et les assiettes, puis ils fondaient comme neige au soleil.

« Or, voici que tout à coup un d'eux frappe le haut de la carafe et glisse contre elle. D'un geste brusque, avant qu'il atteigne la table, mon père le saisit. La pierre lui reste dans la main. C'était un assez gros silex et tel qu'on n'en trouve point dans nos contrées, où le terrain n'est pas crayeux.

Instantanément le phénomène cessa et jamais plus il ne se reproduisit. »

Et depuis ce jour, M. Chaulin père passa dans le pays pour un guérisseur de sorts, réputation dont son fils hérita.

Voilà certes un fait constaté par tout un village et par un homme peu suspect de superstition ou de crédulité.

En voici un autre non moins bizarre et non moins évident, que M. Prempin avait signalé dans le *Moniteur du Calvados* et que l'*Echo du Merveilleux* relata dans son numéro du 1er décembre 1897.

Le fait se passe à Caen.

« Au nº 24 de la rue Montmorency, dit M. Prempin, habite un ménage de jardiniers.

« Ce ménage se compose de trois personnes : le sieur Mouillard est âgé de trente-trois ans ; la femme de vingt-cinq ou vingt-six ans ; enfin, le domestique, nommé Lehouen, de vingt ans.

« Les époux Mouillard occupent une petite maison donnant sur la rue et sur un vaste jardin.

« Ces gens-là vivaient très tranquilles quand, dimanche au soir, vers neuf heures, ils furent mis en éveil par une pluie de pierres. Les carreaux de la porte d'entrée de leur salle à manger furent brisés ; de même ceux de la fenêtre de leur cave.

« On crut à une plaisanterie, mais les pierres tombaient dru comme grêle et on ne voyait personne. Lundi et mardi dans la journée, ce petit manège a continué, aussi bien le jour que le soir. De nombreuses personnes en ont été témoins.

« Sont-elles hallucinées ?

« Il paraît difficile que de l'endroit et de la façon dont les pierres tombent, elles soient lancées par des voisins ou des passants. »

Dans une lettre qu'il envoya à notre Directeur et qui parut dans le même numéro, M. Prempin ajoutait que la police se rendit sur les lieux deux fois, trois fois, vit elle aussi les pierres tomber mais... ne put découvrir la main mystérieuse qui les jetait.

Les cailloux, les mottes de terre pleuvaient, cassant les vitres mais ne blessant jamais personne ; on entendait en même temps des sonneries de cloches, des pas d'hommes dansant ou marchant très fort, etc.

On n'a jamais pu expliquer ce fait qui cessa un beau jour sans que l'on en eût la raison.

Mais voici qui est plus fort encore : des pluies de pierres ont pu être constatées en plein Paris, dans une maison située rue d'Enfer, quartier de la Sorbonne.

Le fait se passait en 1826 et a été rapporté par M. G. Lenôtre dans *Le Monde Illustré*.

Un honnête épicier, M. Nant, vint trouver le commissaire de police et porta plainte contre des briseurs de vitres qui s'acharnaient sur sa boutique. Les pierres venaient de partout et pénétraient même par les trous et les jointures lorsque les contrevents étaient fermés, cassant non seulement les vitres, mais encore les bocaux, les pots de confitures, les fioles, etc.

Le commissaire de police, incrédule, vint lui-même constater les faits et ne put que verbaliser.

La préfecture de police envoya le fameux Vidoc et sa non moins fameuse brigade. Le « fameux » Vidoc s'empara d'un nommé Dorigny, menuisier de son état, auteur présumé de la prétendue plaisanterie, et que dans le quartier on appelait le *petit physicien*.

Mais le soir même, les pierres qui étaient amassées dans la boutique se mirent à tournoyer, se heurter, cogner les murs, en même temps qu'une grêle de nouveaux cailloux venaient rouler contre la devanture.

Dorigny dut être relâché, de même qu'un cocher du nom de Renaux arrêté le lendemain.

M. Comte, le Robert Houdin de l'époque, vint visiter les lieux minutieusement et.... se retira sans rien décider. La foule s'ameuta, les commérages allèrent leur train, on rappela des légendes qui s'étaient accréditées dans le quartier depuis bien longtemps, mais on ne trouva rien.

Trente ans plus tard, vers 1855, les mêmes faits se produisirent, avec plus d'éclat encore, sur une autre maison du même quartier. De nouveau, la police intervint mais n'eut pas plus de chance que le « fameux Vidoc et sa non moins fameuse brigade. »

Des phénomènes du même genre se produisent encore à certains jours de l'année dans les environs de Lanvellec (Côtes-du-Nord), en rase campagne, non loin de maisons abandonnées et en ruines.

De tous ces phénomènes peut-on donner une explication ? Nous avouons bien humblement que nous n'en connaissons pas encore.

Tout au plus peut-on dire que les pluies de pierres semblent être en quelque sorte liées à la présence d'un médium.

Si l'un de nos lecteurs avait à ce sujet quelques solutions à nous proposer, nous serions heureux de les enregistrer.

JOSEPH SUBRA.

PRODUCTION DES GAMAHÉS

Expérience à tenter

Nos lecteurs qui ont paru s'intéresser vivement à la question encore si obscure et si controversée des Gamahés, nous sauront peut-être gré de reproduire, d'après l'*Initiation*, la très curieuse étude qui va suivre.

Il va sans dire que nous la reproduisons sans faire nôtres les hypothèses qui y sont développées ; il nous semble seulement qu'elles peuvent servir de base à une discussion intéressante.

Dans les nos 4 et 5 de l'*Initiation* (janvier et février 1905) a paru un article très intéressant de M. J.-A. Lecompte sur les Gamahés, avec théories diverses sur leur origine.

Je dirai de suite qu'une certaine catégorie de ces étranges productions a attiré l'attention des savants, car, en 1904, la collection de M. Thieullen, l'auteur de l'opuscule : *les Pierres figures à retouches intentionnelles*, 1900, faisait son entrée dans la galerie de géologie du Muséum.

Personnellement ayant séjourné dans l'Artois, j'y ai ramassé, le long des routes, des silex nommés dans le pays « queues de chat ». Ils offrent les formes les plus variées : têtes d'oiseaux divers, chiens, canards, poules, chats, dauphins, poissons, cœurs humains avec flamme, pieds et pattes diverses, etc. Simplement en les colorant comme des menus objets de bazar, je suis parvenu à en remplir une étagère qui, regardée par des personnes non prévenues, est toujours prise comme supportant un lot de jouets dit de Nuremberg.

L'antiquité et le moyen âge s'occupèrent des Gamahés, et Gaffarel, dans ses *Curiosités inouïes*, s'étend sur ce sujet.

Je ne suis ni pour ni contre les théories de M. Lecompte en ce qui concerne la production de ces figures. Il les attribue, dans certains cas, au *rayonnement de la pensée humaine*, soit sur une substance plastique, soit sur une pierre qui se brise sous un choc. La mort d'une personne, un événement imprimant de vives sensations à ceux qui en sont témoins, les mettant sous l'empire d'une vive émotion, peuvent aussi déterminer leur formation.

Quant au rayonnement de la *force vita e*, il est démontré expérimentalement, par les expériences du docteur Baraduc, les photographies d'idées du docteur Fugairon, du commandant Darget, d'Edison fils, les travaux de William Crokes, du docteur Aksahof, du docteur Gibier, l'enquête Flammarion sur les fantômes des vivants, les expériences des rayons N de MM. Charpentier et Blondot, et surtout les remarquables travaux du colonel de Rochas.

Admettons que, dans la plupart des cas, ce que l'on a pris pour des figurations intelligentes, pouvant se rapporter à un événement très ancien ou actuel, ne soit qu'une appréciation fantaisiste, qu'une interprétation forcée.

Exemple : Supposons avoir trouvé, il y aurait fort longtemps, en Alsace, un silex dont la cassure aurait offert l'image d'une tête barbue, coiffée d'un vague casque avec pointe au cimier. A cette époque, ce gamahé, — puisque c'est le nom — aurait pu évoquer l'idée d'un guerrier plus ou moins moyenâgeux, de quelque chef légendaire des bords du Rhin. Mais que la découverte ait été faite récemment, et près d'un arbre où en 1870 les Prussiens ont fusillé quelque otage, aussitôt d'en conclure que nous avons devant nous le profil de celui qui commandait le peloton d'exécution. C'est l'esprit extériorisé de la victime qui, en maudissant ses bourreaux, a été cause de cette figuration, dira-t-on.

Je cite ce cas entre mille pour indiquer comme quoi l'imagination peut ici jouer un grand rôle.

Mais, on peut aussi admettre que des cas réels de production — par l'extériorisation de la pensée — peuvent se produire, et alors on peut se demander si on ne pourrait pas réaliser quelques expériences, prouvant le bien-fondé de cette manière de voir.

Je crois que, pour d'habiles expérimentateurs de phénomènes psychiques, la chose n'est pas impossible, et, sans peut-être bien préciser la méthode à suivre, je vais développer un enchaînement *logique* de faits qui pourront aider les recherches de ceux que ce sujet tenterait.

1° Un savant allemand aurait, il y a quelques années, fait jouer divers morceaux de musique pendant que des substances en dissolution se cristallisaient. J'ignore le résultat, mais l'idée qui présidait était que, sous l'empire d'un état vibratoire particulier, les produits de la cristallisation (figuration finale) pourraient être modifiés.

C'est bien notre cas : le fluide vital extériorisé doit, lui aussi, modifier l'état vibratoire de la matière plastique.

2° Si on dispose de la limaille de fer sur une plaque de verre, laquelle est ensuite mise en vibration au moyen d'une corde à violon donnant une note, après l'avoir fait vibrer avec un archet, la limaille se disposera en dessins (étoiles rayonnantes diverses) qui *varieront avec la note émise*. Un aimant (autre source de vibration) produira aussi des phénomènes analogues.

3° Si on jette du plomb fondu dans de l'eau froide, souvent ce que l'on obtient par ce refroidissement subit présente une ou plusieurs formes d'êtres animés.

4° En examinant, en hiver, le givre fixé à nos fenêtres d'appartement, on remarque des arborescences, des dessins cristallisés fort variables et qui peuvent donner lieu à de multiples interprétations (arbres, forêts, palais, arabesques, fleurs de glace (1).

5° L'astral des occultistes (od, fluide vital, etc., des autres écoles) s'emmagasinerait à forte dose dans la cire ; au contraire, le silex (silice) le repousserait (pôle + et pôle — d'une même manifestation).

On dit que les glaces se brisent parfois dans un appartement où quelqu'un vient de décéder. Si on admet que le fait soit exact, il pourrait à la rigueur provenir de ce que le verre, comme le silex, ne se laissant pas pénétrer par l'od, offrirait une résistance au point, sinon de s'échauffer, du moins de subir un ébranlement *particulier* capable d'amener la rupture.

Le fluide vital, dans ce cas, serait ce que l'on nomme le « fantôme des vivants », le double astral.

Ceci posé, si la force extériorisée par la mort, par la frayeur ou tout autre cause, peut influencer la matière et produire l'ensemble des phénomènes appelés gamahés, nous devons pouvoir, lorsque nous le *voudrons* et serons dans des conditions convenables, donner naissance à des gamahés artificiels.

Il y aurait intérêt à tenter quelques expériences en ce sens.

1° Ainsi, comme je l'ai dit, rien de variables comme les fleurs de glace — qui se déposent sur les vitres lorsque la température est basse. Un sujet en état de sommeil hypnotique (extériorisation) ne pourrait-il, à son gré ou à celui de son magnétiseur, influencer, faire varier les dessins au moment où ils se formeraient, suivant son état d'âme?

Exemple : il est calme, content, d'où fleurs harmonieuses, gracieuses volutes.

Il est inquiet : branches entrecroisées, allant brusquement d'un sens à l'autre.

La terreur le tient : enchevêtrement désordonné, cassures, etc.

(1) L'*Almanach Hachette* 1900 en a donné de très beaux spécimens.

Après tout, les gamahés des agates arborescentes ne diffèrent pas de cela. On dit qu'elles sont sensées peindre les époques lointaines des premiers âges géologiques, au moment où le globe était sujet aux bouleversements formidables.

Avec des papiers buvards trempés dans le sulfure de carbone, le chloroforme, l'éther sulfurique, etc., on obtient aussi des productions arborisées.

On pourrait opérer en faisant tenir le papier directement à la main par le sujet, à qui on suggérerait des pensées diverses et successives

De cette manière, les figures faites par les efflorescences devraient différer.

2° Un sujet est endormi, une partie de sa *sensibilité* est extériorisée et mise en flacon (eau magnétisée). Flacon et sujet restent unis un certain temps (lien fluidique).

Si le flacon est agité, ébranlé, cassé, etc., le sujet ressent certaines commotions correspondantes. Par réciprocité, le sujet doit pouvoir — à distance — agir sur sa partie de sensibilité *prisonnière* dans l'eau du récipient.

Dans cette eau mettons en suspension de la poudre de silex (silice) finement pulvérisée et tamisée (colorée pour être plus visible).

Le flacon est agité, la poudre se répartit dans la totalité du liquide, puis peu à peu se déposera dans le fond du vase.

Au sujet endormi on suggère des pensées diverses, et on lui fait transmettre à *sa partie* en flacon les émotions qu'il ressent. Y a-t-il possibilité qu'influençant le contenu du liquide, il puisse agir sur la formation du dépôt de sable dans le fond du vase? Que des figurations diverses puissent être obtenues et qu'elles soient en harmonie avec les sensations diverses et successives qui ébranleraient son cerveau? Ce serait un peu, en petit, une formation géologique. Egalement quelque chose d'analogue à la divination par le marc de café, laquelle est basée sur la soi-disant possibilité d'interpréter des formes diverses obtenues à la suite de l'évaporation de l'eau qui contenait une matière en dissolution. On pourrait aussi rapprocher de ce genre l'argile, qui se fendille sous la chaleur au bord des rivières et sa surface supérieure qui offre des reliefs parfois curieux.

3° Il y aurait encore à entreprendre une série d'expériences avec des sels en dissolution, en sursaturation et qui se cristalliseraient, non en échappant aux lois qui les régissent, mais en modifiant surtout les formes de l'agrégat général des cristaux, de manière à obtenir, comme parfois lorsqu'on précipite du plomb fondu dans de l'eau, des figurations qui, dans notre cas, seraient réellement voulues.

4° Tout le monde connaît et a remarqué les irisations produites par une goutte soit de benzine, de goudron, de pétrole qui s'étale sur l'eau sur laquelle on la jette, et qui changent de formes à la moindre agitation extérieure (lames minces, anneaux colorés).

Sur une pareille surface (cuvette, baquet, etc.), par influence fluidique pourrait-on obtenir des figures changeantes et animées?

C'est une variante du miroir magique. Une bulle de savon peut aussi servir de miroir.

Si, par la sensibilité extériorisée, on parvenait à agir sur des surfaces irisées, l'enregistrement successif des dessins provoqués pourrait s'obtenir par la photographie. A mesure que l'état d'âme du sujet serait : la colère, la surprise, le plaisir, etc., les clichés successifs auraient des chances de présenter de tourbillons, des vagues, de douces ondulations, etc.

5° Des gamahés peuvent aussi se rencontrer sur les feuilles d'arbres, c'est-à-dire que des taches ou des déchirures y forment parfois des figurations donnant lieu à interprétation.

Qui les produit? L'oxydation des sucs, les moisissures, les végétations parasitaires, les animaux, les maladies, etc., dans le premier cas; les déchirures par le vent, la grêle, les orages, les chocs, les insectes rongeurs, etc., dans le second.

Il doit être difficile de réaliser à distance de pareils phénomènes au moyen du fluide humain, mais rien n'est absolument impossible peut-être.

Après les phénomènes de graphisme obtenus sur le propre corps de certains sujets, les marques des stigmatisés (1), etc , on peut admettre la possibilité d'arriver à produire des modifications visibles dans le parenchyme des feuilles.

6 C'est en se brisant que les silex, le plus souvent, offrent des dessins dans leurs cassures. Je ne crois guère à la possibilité de vérifier la formation instantanée de semblables gamahés. Il faudrait armer un sujet d'une masse de fer et le faire frapper sur des pierres, étant en état de sommeil somnambulique, ou casser des cailloux à côté de lui.

7° Lorsqu'un sujet s'est extériorisé, d'après de récentes expériences concluantes, sa partie extériorisée se trouve au-dessus de lui et reste réunie au corps matériel par un lien fluidique.

Ce serait ici le cas de vérifier à nouveau le fait, en s'assurant que les phénomènes que nous venons d'énumérer s'obtiennent plus facilement *au-dessus* du sujet que partout ailleurs.

Ainsi, il est connu qu'une solution sursaturée d'alun cristallise subitement.

Sous un ébranlement, un sujet devrait facilement pouvoir produire la vibration nécessaire à distance et à volonté.

Certains médiums soulèvent bien des meubles sans contact, ils pourraient donc produire un ébranlement dans un liquide et même y déterminer l'arrangement voulu des particules solides tenues en dissolution.

8° Une dissolution qui cristallise est un être vivant ayant son principe vital en dedans. Elle obéit à de

(1) Ici se placerait la question des fameuses hosties de Vintras.

vraies lois qui la régissent et qui subsistent jusqu'à ce que des causes perturbatrices et plus fortes viennent leur faire opposition.

Or, le principe vital humain extériorisé et agissant sous la direction d'une volonté (celle du sujet ou celle du magnétiseur, suivant le cas) doit avoir le pouvoir de modifier certaines lois de la cristallisation et produire un ensemble de résultats qui ne serait pas le même que si rien d'étranger n'avait agi.

Ainsi la lévitation n'est pas l'absolu contraire de la gravitation, mais elle se produit lorsqu'une force encore inconnue, mais qui semble inhérente à la force vitale extériorisée, contrebalance la pesanteur.

C'est comme un ballon de gaz léger qui soutient la nacelle et son contenu.

9° Si nous admettons l'existence réelle des gamahés, nous voyons que des productions similaires existent en grand nombre. Ainsi nos mains ne portent-elles pas des figurations, qui seraient dues, au dire des chiromanciens, à l'influence — occulte — des astres, qui exercent leur action différemment sur chacun de nous.

En plus, la profession que nous exerçons réagit sur le tracé des lignes de nos mains, les caractérisent, et enfin à leur tour notre tempérament, notre genre de vie, nos habitudes se gravent aussi sur notre peau. La main de l'oisif diffère de celle de l'homme actif. La main de l'ouvrier ne ressemble pas à celle de l'efféminé.

Partout les influences — occultes — de la vie tracent des lignes sur le pelage des animaux (bœuf Apis), sur les feuilles et les fleurs, et sur les fruits, les racines (mandragores, fougère impériale, etc.).

Le simoun use et façonne la pierre du désert d'une manière étrange, donc rien d'impossible que certaines manifestations des âges préhistoriques soient inscrites sur les roches pour qui sait les déchiffrer.

10° Dans une revue d'occultisme il faut aussi faire la part à ce qu'on est convenu d'appeler le mystérieux. Ainsi M. Lecompte (1) parle, à la planche II, d'un silex couvert de lignes semblables à une écriture orientale.

Pour qui a voyagé et est observateur, le fait n'est pas unique, car si on a souvent ramassé des cailloux un peu partout, on a dû trouver des figurations analogues.

Et je crois devoir rapprocher ce fait des « Dessins occultes » du comte de Tromelin, lesquels ont été longuement étudiés dans l'*Initiation* (1903-1904).

Dans ces dessins, sortant du papier, se trouvaient une foule d'écritures, les unes en clair, les autres en langages plus ou moins secrets.

L'imagination devait jouer un grand rôle dans leur interprétation, mais le compliqué de certaines prouvait qu'on se trouvait en présence d'un phénomène fort difficile à expliquer. Les gamahés, au point de vue de l'écriture, sont donc encore à étudier. J'ai souvent trouvé des lettres isolées, surtout sur des pierres calcaires, et disposées en monogrammes.

11° Pour clore cet exposé, il y a lieu de remarquer, que, si un gamahé se produit à la suite d'un événement donné, on peut en conclure que les acteurs ou les témoins de la scène ont contribué à sa formation. Mais, lorsque dans une région, on trouve plusieurs pierres analogues et toutes relatives à un certain événement qui n'a rien de tragique (pierres dites de la Salette, par exemple), on peut se poser la question, — à moins de tout rapporter au hasard, — si les fameuses entités intelligentes, que beaucoup d'écoles admettent et qui agiraient autour de nous, n'ont pas contribué fortement à la production des gamahés.

TIDIANEUQ.

(1) Voir *Initiation*, janvier 1905.

PETIT COURS D'ASTROLOGIE (1)

VI

LA ROTATION DE LA TERRE

Jusqu'ici, en considérant la Terre comme un train lancé dans l'espace sur une ligne circulaire, nous n'avons jamais songé que notre sphéroïde, tout en gravitant autour du Soleil, tournait également sur lui-même. L'astrologie, qui ne néglige aucun mouvement, ne peut pas laisser de côté celui-là dont l'importance est considérable.

Nul, en effet, ne pourra nier que la grande diversité observée à la surface du globe ne soit due à sa rotation sur son axe : la succession du jour et de la nuit amenant le repos ici tandis que là, l'activité bat son plein, est la première et la plus notable conséquence de ce phénomène, mais elle n'est pas la seule.

Au point de vue astrologique, la rotation de la Terre présente un résultat remarquable : en l'espace de vingt-quatre heures, grâce à elle, un même point passe devant le ciel tout entier ! De sorte que, si l'axe de la Terre était parallèle au chemin qu'elle fait, c'est-à-dire à son orbite circum-solaire, un même point pris sur l'équateur terrestre passerait en un jour devant le zodiaque entier. On conçoit l'importance du phénomène : chaque signe du zodiaque représente environ un mois dans l'année terrestre ; si le parallélisme de l'axe existait, il représenterait exactement aussi deux heures de vie quotidienne. Mais l'axe de la Terre est incliné de près de vingt-trois degrés et demi ; et il s'en suit que, par l'effet de la rotation, un même point du globe ne passe pas exactement chaque jour

(1) Voir les nos des 1er et 15 avril, 1er mai, 1er et 15 juin 1905.

devant les mêmes points du ciel, et ceux-ci ne coïncident pas avec l'orbite terrestre.

Si donc, par une fiction, nous considérons toute la Terre comme immobile et seul un point quelconque A (figure 1) comme animé de la vitesse rotatoire, nous le verrons en vingt-quatre heures parcourir la circonférence B C D. Et s'il reçoit en A les premiers rayons du soleil, en B sera l'heure de midi véritable, en C celle du coucher du soleil et en D celle de minuit véritable.

De sorte que, étant convaincus que chaque point

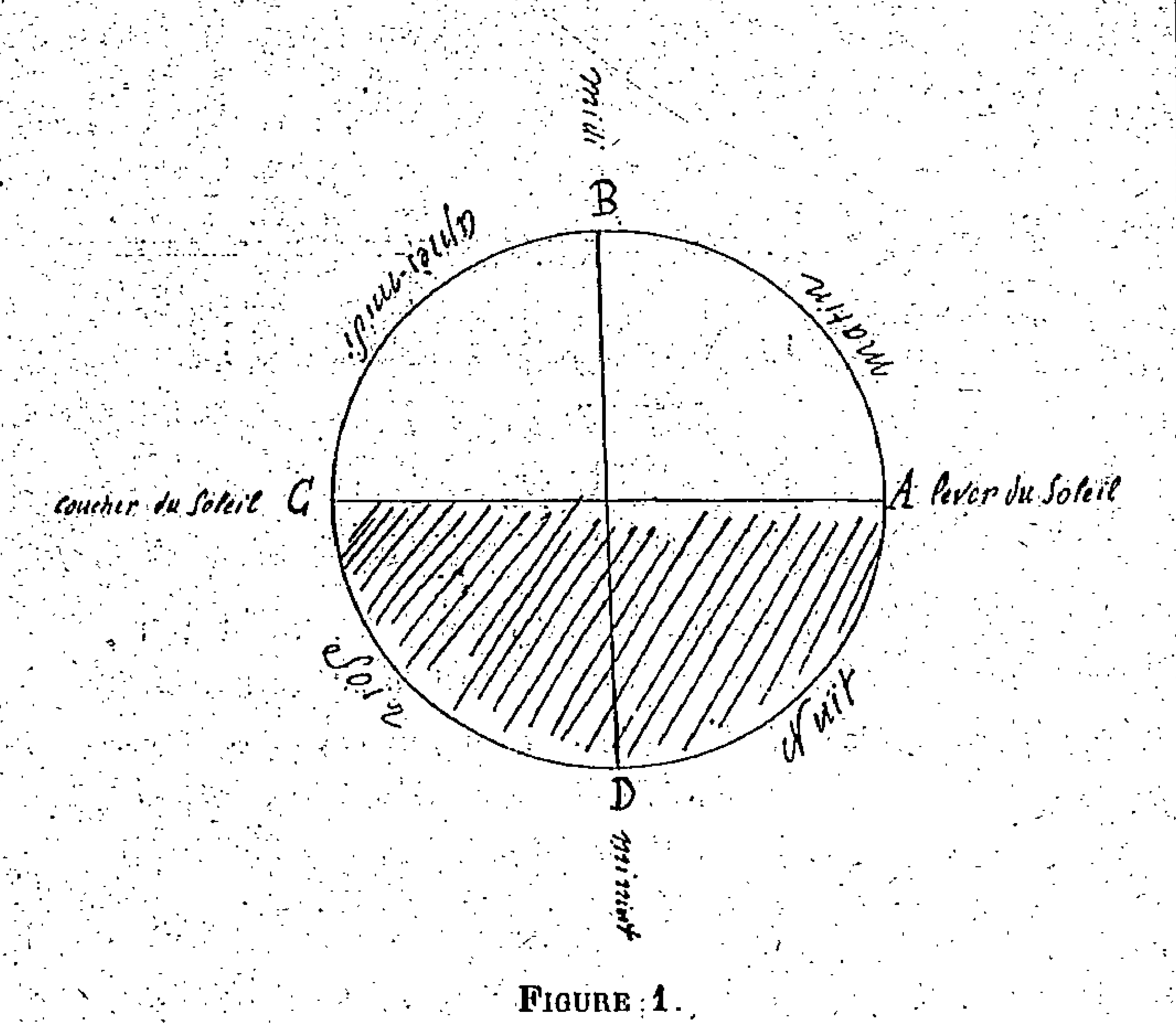


Figure 1.

terrestre parcourt quotidiennement une circonférence, nous pouvons, au lieu de repérer celle-ci à la surface du globe, la repérer dans le ciel et la tracer idéalement parmi les constellations. La chose nous sera aisée : au lieu de nous servir des latitudes et longitudes terrestres qui sont les *coordonnées* des cartes géographiques, nous nous servirons des coordonnées des cartes uranographiques qui sont *les ascensions droites* et les *déclinaisons* par rapport à l'équateur céleste, ou les *longitudes* et *latitudes célestes* par rapport à l'écliptique.

Ayant alors tracé cette circonférence, nous remarquerons que le point A, par un phénomène naturel, en occupe maintenant le centre. En effet, dans la figure 2, nous raisonnons autrement que dans la figure 1, nous raisonnons en mouvement apparent : au lieu de dire que le point A tourne et passe devant les constellations, nous supposons qu'il est fixe et que les constellations défilent devant lui. Cela revient au même.

Or, cette circonférence présente certaines particularités. Le diamètre E O se trouve être également le diamètre de l'horizon, car il passe, en effet, par le point A et que tout point est toujours le centre d'un horizon. Dans ces conditions, la droite E O représente dans le cercle le plan de l'*horizon*, et la droite Z N, qui lui est perpendiculaire, représente le plan perpendiculaire à celui de l'horizon, c'est-à-dire le plan du

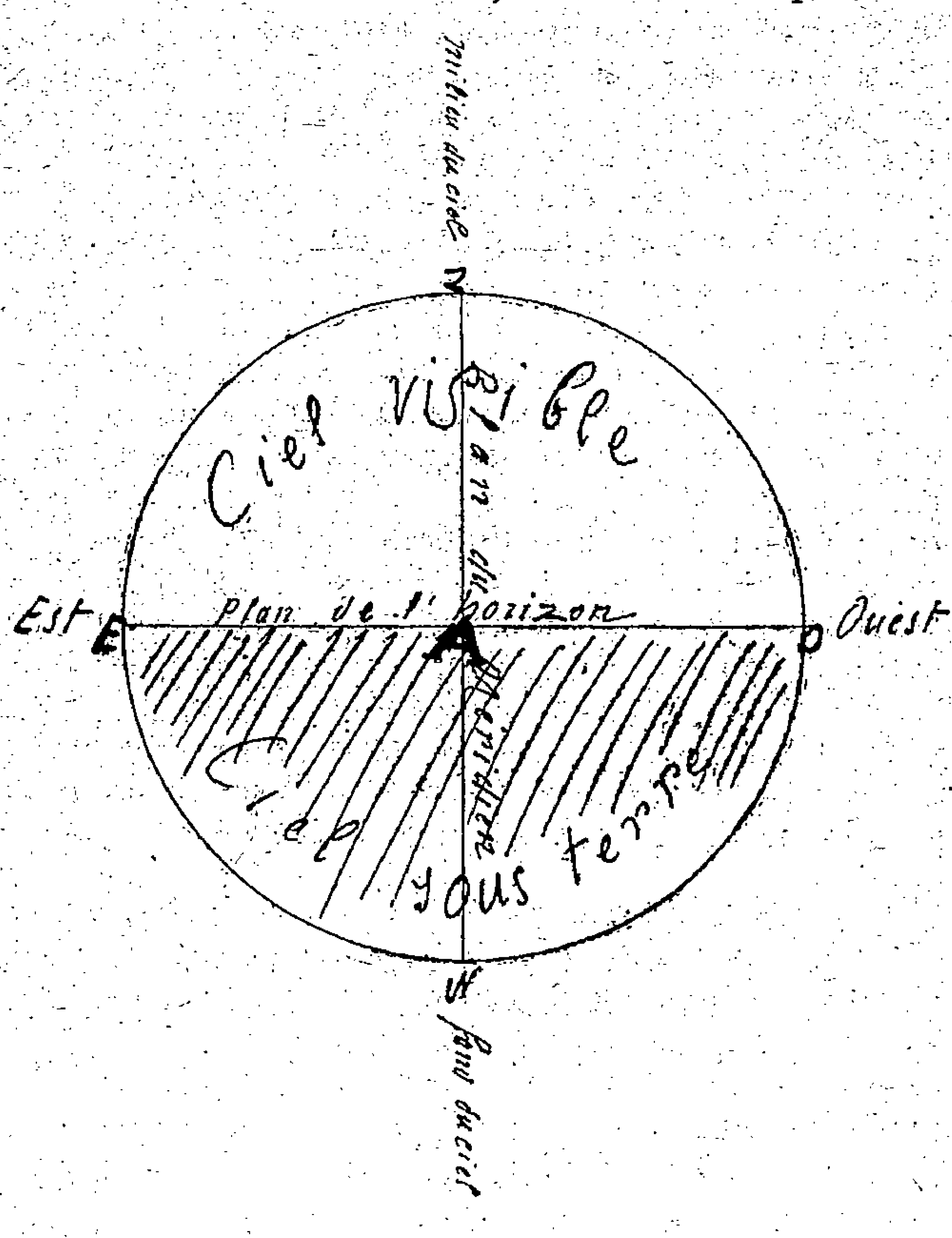


Figure 2

méridien. Nous nous trouvons donc en présence d'un cercle dont les points cardinaux seront en E l'*Est*, en O l'*Ouest*, en Z le *milieu du ciel*, en N l'opposé du milieu du ciel ou *fond du ciel ;* et E Z O sera la partie du ciel apparente en un moment donné, tandis que O N E en sera la partie cachée.

Si nous divisons ce cercle, comme nous avons divisé le zodiaque et les orbites des planètes, en douze parties égales, nous verrons successivement affleurer en E chacune de ces parties par un mouvement contraire au mouvement réel, c'est-à-dire en suivant l'ordre E N O Z. Or, ces parties du cercle — ou mieux de la sphère céleste idéale dont ce cercle est le plan diamétral — contiennent des constellations et des astres ; parmi ces constellations, nous remarquerons celles de la zone zodiacale et parmi ces astres ceux du système solaire. Et si nous connaissons la nature de

chacun des signes du zodiaque (lesquels renferment ces constellations) et de chacun de ces astres, nous pourrons tirer un jugement, suivant la partie du cercle où ils se trouvent placés, à condition, toutefois, que nous ayons étudié ce cercle de manière à savoir parfaitement la signification de chacune de ses parties. Car il ne suffit pas de dire : l'influence de telle planète s'exerce de telle ou telle façon, il faut ajouter aussi dans quel sens cette influence s'exerce.

Les astrologues ont donc étudié soigneusement ce cercle et, à l'aide de la Kabbale, ils ont pu arriver à en définir exactement chacune des parties qu'ils ont dénommées *maisons astrologiques*. Deux vers mnémoniques du moyen âge en rappellent les significations principales :

Vita, lucrum, fratres, genitor, nati, valetudo
Uxor, mors, piétas, regnum, benefactaque, carcer

Une figure en déterminera, mieux que toute explication, la position et la nature de chacune.

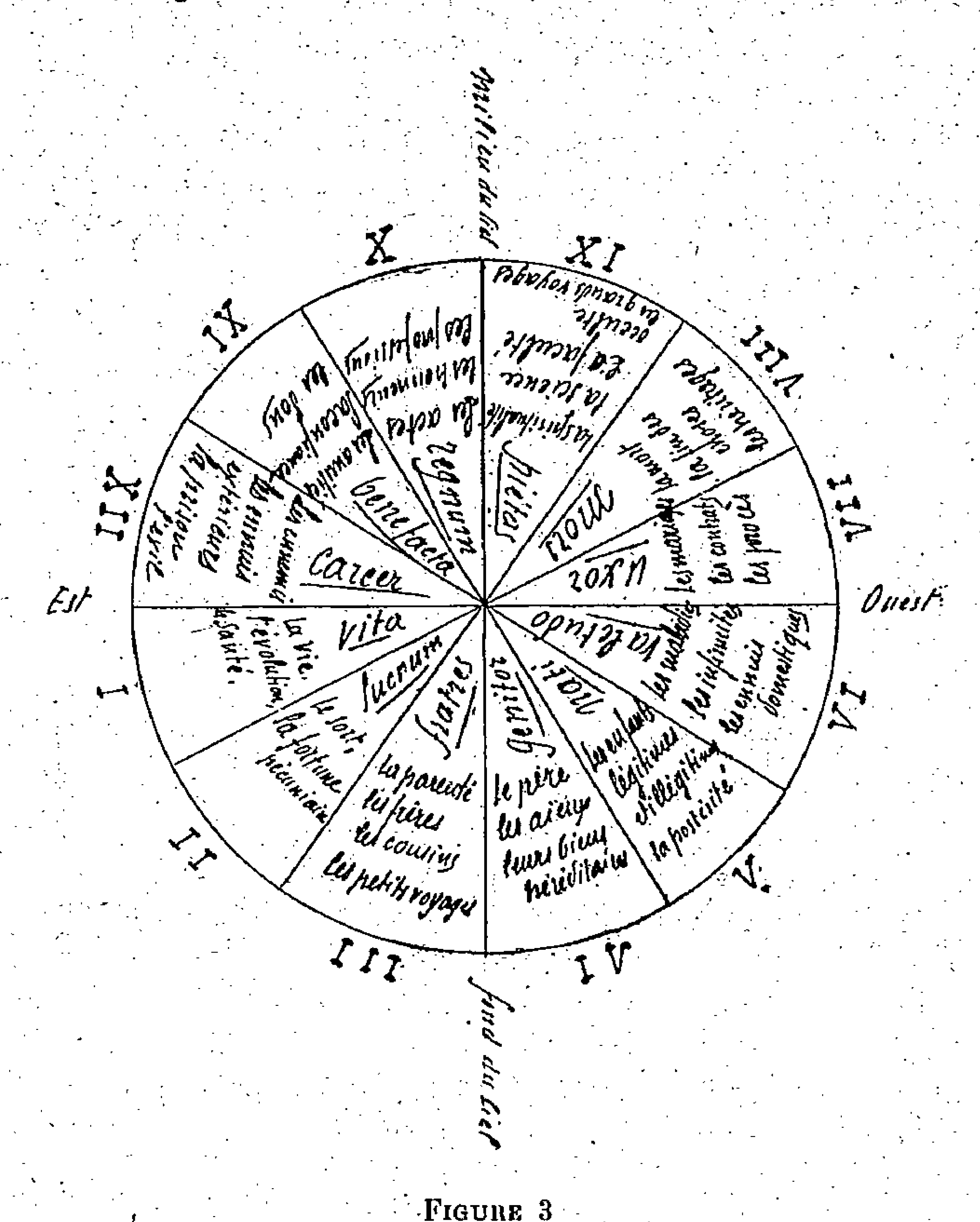


FIGURE 3

On remarquera que de tels cercles peuvent exister avec chacun des points du globe comme centre et que, de ce côté, ils sont en nombre infini ; en outre, les signes zodiacaux et les astres, par suite de la rotation de la Terre, tournent autour d'un même point avec un mouvement apparent de quinze degrés, soit d'une demi-maison à l'heure, et, par conséquent, en quatre minutes ils parcourent un degré ; donc de tels cercles sont non seulement en nombre infini, mais chacun d'eux est éminemment variable dans sa contenance stellaire.

Ces constatations ne sont pas de nature à faciliter l'astrologie expérimentale, loin de là ; mais elles correspondent parfaitement avec la diversité et la variété des êtres terrestres et sont le meilleur et le plus victorieux argument en faveur de la science astrale.

(*A suivre*) PIERRE PIOBB.

LE RADIUM
ET LA GÉNÉRATION SPONTANÉE

Un chimiste anglais, M. Burke, directeur du laboratoire de Cavendish, vient de faire une découverte qui a jeté l'émoi dans le monde des savants.

Après avoir préalablement stérilisé une certaine quantité de gélatine, il y plongea une parcelle de radium et vit se former dans la masse des points noirs presque imperceptibles. Il les soumit à un examen microscopique et les vit grossir en quelques jours, puis se sectionner et former des corpuscules nouveaux, selon la mode des cellules vivantes.

D'où il tira la conclusion que le radium, par un simple effet de présence, peut faire surgir la vie de la matière amorphe.

C'est toute la question de la génération spontanée remise sur le tapis.

On n'a peut-être pas oublié les polémiques passionnées que suscita cette question il y a quelque vingt ans entre savants matérialistes et savants spiritualistes.

C'était au moment où Pasteur faisait ses mémorables expériences sur les microzoaires. Il affirmait que les bactéries, comme tous les organismes animaux et végétaux, naissaient d'un germe et ne pouvaient provenir que d'un germe. Ses adversaires soutenaient que certains organismes rudimentaires pouvaient se former spontanément.

Pasteur multiplia ses expériences et les produisit dans des conditions de garantie scientifique telles que tous les biologues, vaincus par l'évidence, durent abandonner la théorie de la génération spontanée et reconnaître qu'elle ne reposait sur aucun fondement sérieux. Pasteur avait apporté une démonstration décisive à la vieille formule : *Omnis vivens ab ovo !*

La découverte de M. Burke, si elle se confirme, aurait pour effet de donner un renouveau à des théories aujourd'hui universellement abandonnées. Il aurait,

en effet, reconstitué de toutes pièces, le fameux *protoplasma* primitif, point de départ de tous les organismes vivants, selon la doctrine darwinienne.

Mais cette découverte se confirmera t-elle ? Des savants autorisés, tels que M. Curie, l'inventeur du radium, le célèbre chimiste et physicien Ransay, les docteurs Doyen et Metchnikoff réservent leur jugement. Ils voudraient voir reprendre les expériences de M. Burke avec des garanties de certitude, de contrôle et de contre-épreuves sans lesquelles toute assertion est scientifiquement vaine.

Il ne faut pas oublier, en effet, que la gélatine extraite du sérum du bœuf est un corps organique composé de cellules comme tout produit animal ou végétal. Ces cellules sont considérées comme mortes puisqu'elles ont cessé de faire partie d'un corps vivant et qu'au surplus elles ont subi des degrés de température qui doivent les avoir tuées, — du moins d'après les données de la science actuelle.

Cependant, nous avons tous les jours la preuve que les cellules dites mortes, renaissent à la vie et évoluent dans des organismes vivants. C'est ce qui se produit notamment dans le phénomène de la digestion, où, mises en présence de la salive et du suc gastrique, les cellules des viandes et des végétaux cuits se désagrègent pour aller se mélanger au courant de la circulation, et nourrir les muscles dont elles font ensuite parties intégrantes et *vivantes*.

Le radium ne produirait-il qu'un effet analogue de réaction purement chimique ou même physique, ou, comme le croit M. Burke, aurait-il vraiment la propriété d'engender la vie de la matière sans vie?

Tel est le problème posé et qui, pour l'instant, n'a pas encore été résolu.

En attendant qu'il le soit, nous avons cru devoir le définir ici, car la découverte de M. Burke, quoi qu'il en advienne, apporte une contribution non négligeable aux recherches des hommes dans le domaine si obscur encore du merveilleux.

H. de RAUVILLE.

UN CAS REMARQUABLE DE MATÉRIALISATION
DANS L'INDE

Un journaliste indien, M. N. N. Ghousse, directeur de l'*Indian Nation*, raconte le curieux fait suivant, à la date du 11 mai dernier :

M. Hari Mohon Banerdjiâh est un Indien instruit qui habite à Calcutta, 1, Pountchanon tota-lane Il a habité quelque temps un faubourg de Calcutta, Cossipour, où il était précepteur du fils d'un propriétaire de haute caste, très connu, M. Koumar Sarate-Tchunder-Sing.

Il n'allait chez lui que de temps en temps.

Astrologue, il avait, paraît-il, calculé que son fils Nirandjâne devait mourir vers le mois d'avril dernier. Cette prédiction se trouva confirmée par un horoscope d'un astrologue de profession. M. Banerdjiâh avait, en conséquence, recommandé à sa femme de surveiller avec soin le jeune homme et de ne pas le laisser sortir de la ville ; car, d'après ses calculs, la mort devait avoir lieu dans un endroit « extraordinaire ».

Dans les premiers jours d'avril, M. Banerdjiâh apprit que son gendre était gravement malade à Méïourbhandj, localité située à une assez longue distance de Calcutta, et qu'il demandait d'urgence quelqu'un de la famille. Nirandjâne, jeune homme de dix-neuf ans, plein de force et de santé, s'offrit aussitôt. Sa mère ne voulait, à aucun prix, le laisser partir. Sa sœur, femme du malade, était naturellement très inquiète, et anxieuse de partir si elle pouvait avoir quelqu'un pour l'accompagner.

Nirandjâne insista pour y aller, disant qu'il était inutile que sa sœur se déplaçât Il plaisanta les terreurs superstitieuses de ses parents et obtint enfin de partir pour Méïourbhandj, avec son cousin Rash Biharry Banerdjiâh.

Arrivé près de son beau-frère, il lui donna tous les soins que comportait son état. Mais il tomba malade lui-même par suite de surmenage et de privations. Bientôt il fut pris de choléra. Dans cette localité retirée, il lui fut impossible de se faire donner les soins nécessaires et le jeune homme mourut le 13 avril, à quatre heures après-midi, à Méïourbhandj.

A ce même moment, Nirandjâne fut aperçu par sa tante maternelle, qui habitait le quartier de Djorassanko à Calcutta. Il apparut dans sa maison et lui dit :

— Ne venez-vous pas chez nous ? L'*Aounapourna Poudja* va partir. (C'est une procession qui a lieu à l'occasion d'une grande fête brahmaniste.)

— Volontiers, j'irai si je puis avoir un *gharry* (fiacre) immédiatement.

— Bien, répondit Nirandjâne, je vais aller vous quérir un *gharry* tout de suite, et il sortit.

Cette conversation eut lieu en présence d'une bonne et d'un garçonnet de quatorze à quinze ans. La dame ignorait que Nirandjâne fût mort et ne savait même pas qu'il eût quitté la ville. Elle n'apprit son décès que plusieurs jours après.

A peine Nirandjâne avait quitté la maison, un de ses jeunes frères y vint pour prendre sa tante et la mener chez ses parents parce que la *Poudja* allait partir ; il offrit d'aller lui chercher un fiacre.

— Merci, dit la tante, Nirandjâne sort d'ici et est allé m'en quérir un.

— C'est impossible, répondit le jeune homme, puisque Nirandjâne n'est pas en ville !

La bonne dame renouvela son affirmation, disant qu'elle ne pouvait douter de ce qu'avaient vu ses yeux, et fit confirmer son dire par sa bonne et son *boy*. Celui-ci ajouta même qu'il savait à quel établissement s'était rendu Nirandjâne et il y accompagna son frère. Bien entendu, on n'y avait pas vu Nirandjâne.

Après la mort de ce dernier, son cousin et compagnon, Rash Biharry, quitta Méïourbhandj pour entrer à Calcutta. Dans la soirée de son départ, il dormait dans le train quand il fut réveillé par quelqu'un qui le secouait. Il ouvrit les yeux et reconnut Nirandjâne.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? s'écria le jeune homme épouvanté. Tu es mort !

Tranquillement, Nirandjâne lui répondit :

— Veux-tu venir te promener avec moi ?

Rash Biharry refusa. Nirandjâne insista :

— Viens, allons nous promener dans les bois.

Son cousin ne se sentit pas le courage de tenter l'aventure et refusa avec énergie. Nirandjâne disparut.

Il ne fut plus revu nulle part.

J'ai à peine besoin de dire qu'au moment où le frère de Nirandjâne se présenta chez sa tante, personne à Calcutta ne connaissait la mort du jeune homme.

« Je tiens à ajouter, dit en terminant M. N.-N. Ghousse, que tous les détails qui précèdent m'ont été donnés par M. Hari Mohon Banerdjiâh lui-même, qui s'était assuré de leur exactitude par une enquête approfondie ; et l'on voudra bien reconnaître que ce n'est pas là un incident dont le malheureux père puisse parler à la légère... »

N.-N. GHOUSSE.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

Y aurait-il quelqu'un, parmi les lecteurs de l' « Echo du Merveilleux », *qui pourrait nous renseigner sur les questions suivantes* :

1° *Quelle est la date à laquelle remonte la prophétie de Prémol, et à qui la doit-on ? Quelle est la date de la première publication imprimée que l'on connaisse ou du plus ancien manuscrit authentique ?*

2° *On a publié, en avril 1902, dans l'*Echo, *une phrase relative au départ des Carmélites, tirée de la prophétie de Blois. Cette phrase est-elle authentique et dans quelle édition se trouve-t elle ? Elle n'est pas citée dans le petit recueil publié par M. de Novaye.*

Quelle est la date de la plus ancienne publication ou du plus ancien manuscrit de la prophétie de Blois ?

NÉBO.

***

Feu Adrien Peladan a inséré dans ses Annales du Surnaturel *de 1885 cette prophétie du P. Idoine Marc, Trappiste de N.-D. des Neiges, mort en 1867 :*

« Dix ans après le désastre, le pays paraîtra perverti. On y dansera sur des cadavres, on ne verra plus de prêtres en soutane. Les religieuses prendront l'habit du monde, sous peine d'être fouettées. Un jour, un homme à barbe blanche, mais plein de force et de courage, se montrera à la foule, dans les principales villes de France, et appellera le peuple fidèle à la guerre sainte. On le suivra en chantant des cantiques et des psaumes. La lutte s'engagera. Un homme presque aveugle commandera les impies. Il sera vaincu et jeté dans l'île de Marie. La fleur de lys répandra partout ses parfums et pendant quarante ans il y aura la paix. » (Tiré du manuscrit, entre les mains du R. P. abbé Polycarpe.)

Qui pourrait nous donner le texte complet, avec quelques renseignements sur le P. Marc ?

TIMOTHÉE.

***

Est-il exact qu'une prophétie annonce que c'est sous le règne d'un Mourad que Constantinople doit être livrée aux Grecs, comme le rappelle M. Maxime Collignon dans ses Notes d'un voyage en Asie Mineure, *publiées par la* Revue des Deux Mondes *en janvier 1880 ?*

UN CURIEUX.

***

Un chercheur voudrait il prendre la peine d'analyser pour cette revue les manuscrits suivants : Bibl. de Mâcon, n° 96 : Miracles de Fareins en 1788-1790 (50 feuilles) ; et Bibl. d'Orléans, n° 1136-1137 : Apparitions d'âmes du purgatoire à sœur Françoise du Saint-Sacrement (pages 347 et 479).

UN VIEIL ABONNÉ.

Madame de Poncey

MÉDIUM VOYANTE

J'ai rencontré tout dernièrement une personne dont la lucidité a acquis un certain renom : Mme de Poncey.

Elle habite au 113 de la rue du Temple et s'est associée avec Mme Renault, masseuse diplômée de l'école de magnétisme d'Urville, afin d'être utile, le plus possible, à l'humanité souffrante.

Les services que Mme de Poncey peut rendre aux

malades sont multiples : elle ressent leurs malaises et dépeint leurs maladies ; à l'état de transe, et en donnant la main à la personne qui souffre, elle prend, momentanément, son mal et permet au malade un repos réparateur. Sur ses indications, son amie, Mme Renault, dont le fluide est puissant et bienfaisant, masse ou magnétise le malade. Elles peuvent, ainsi, s'aidant l'une par l'autre, obtenir une sérieuse amélioration et, en persévérant, la guérison.

Mmes de Poncey et Renault ont soigné des tuberculeux, des épileptiques, etc., avec succès, m'assurent-elles.

Je n'ai pas de peine à le croire ; j'ai été déjà témoin de ces phénomènes, et sais, par expérience, que le magnétisme peut améliorer, de façon sensible, l'état d'un malade.

Mme de Poncey a les traits fatigués de la personne qui s'abandonne souvent aux expériences psychiques. Il n'est pas de jour où elle ne s'endorme, où on ne l'endorme, pour tenter quelques expériences.

Elle me fait des récits qui tiennent du merveilleux ; elle me cite des noms, me prie, avec insistance, de prendre des renseignements, et, sûre d'elle, me demande de bien vouloir lui permettre de me donner des preuves de ce qu'elle avance.

Intéressée, j'accepte la proposition.

... Mais quelle force se met entre nous, pour empêcher toute expérience ? A peine endormie, Mme de Poncey se sent accablée ; elle ne peut arriver à se dégager, à se mettre dans l'état de transe, qui permet à son esprit de lire dans l'astral.

Ce contre-temps me prouve la sincérité du médium, et s'il me contrarie un peu, il ne me décourage pas. Les médiums sincères sont ainsi faits : ils ont leurs heures, et leur clairvoyance est sujette à ces intermittences.

Après de vains efforts, je préfère, momentanément, abandonner l'expérience et je demande que l'on réveille le sujet, afin de pouvoir m'entretenir avec elle sur les causes qu'elle attribue à ces différents phénomènes.

Mme de Poncey se réveille lentement, et reste accablée, étourdie.

Elle se remet peu à peu, et je peux l'interroger :

— A quoi attribuez-vous le malaise qui a nui à votre lucidité ?

— A une force occulte qui se met entre nous. Cela arrive quelquefois. Elle émane, parfois, de la volonté des vivants ; d'autrefois, et le plus souvent, de la volonté des morts. Tenez, un exemple : j'ai reçu, il y a peu de temps, la visite d'une jeune femme qui venait me consulter au sujet de la fatalité qui s'attachait à elle, au sujet d'un mariage qu'elle voulait contracter. Les deux parties étaient consentantes et, malgré cette chose principale, la date fixée se reculait au fur et à mesure que les jours passaient. Toujours, un accident survenait pour mettre un nouveau terme de séparation entre les deux conjoints. Désolée, Mme X... venait demander à ma lucidité de lui révéler quelque chose à ce sujet.

« A peine endormie, je fus sous le coup d'une impression pénible. Quelque chose s'acharnait après moi, me mettant dans le trouble.

« Comme ma consultante, ignorante de ces sortes de phénomènes, avait déjà sur les lèvres un sourire sceptique, je résolus — et Mme Renault avec moi — de prolonger la séance et, coûte que coûte, d'arriver à vaincre la force mauvaise.

« Après bien des tentatives vaines, je parvins à apercevoir une forme qui se dressait entre moi et la consultante. D'abord imprécise, elle se modela peu à peu et devint assez visible pour que je puisse en faire la description à Mme X... Bientôt, avec un étonnement mêlé d'effroi, ma cliente reconnaissait la première femme de l'homme qu'elle voulait épouser, — elle avait oublié de me dire qu'il s'agissait d'un veuf.

« Maintenant, j'apercevais distinctement l'esprit. Il avait toutes les apparences d'un vivant, et brandissait, vers la consultante, un poing menaçant, qui avait presque l'apparence d'une griffe. »

J'interrogeai :

— Vous croyez donc, comme beaucoup d'occultistes, que les morts peuvent avoir une influence sur la vie des vivants, et que beaucoup d'événements sont leur œuvre ?

— Je le crois, et, grâce au don de lucidité que je possède, je puis l'affirmer, car je les vois, et les démasque la plupart du temps.

— Alors, vous croyez que c'est une volonté étrangère qui vous a séparée de moi, tout à l'heure ?

— Oui, et si vous vouliez que nous recommencions l'expérience, je parviendrai, sans doute, à vous dire qui elle est.

Mme de Poncey s'étant un peu remise pendant notre conversation, je me décidai à tenter, à nouveau, l'expérience.

Et, cette fois, non sans difficultés, Mme de Poncey me fit un portrait que je reconnus. Mais... c'était celui d'une personne vivante !

Dois-je imputer à elle, à sa volonté jalouse, tous les déboires de mon existence ?

Etrange ! Etrange ! ! Etrange ! ! !

Comme il se faisait tard, je ne voulus pas prolonger l'expérience et je remis à un autre jour les preuves

de clairvoyance que le sujet tenait à me donner.

Mme de Poncey se prête encore, volontiers, à l'extériorisation de la sensibilité. A distance, elle ressent les piqûres d'épingle et peut faire sentir la présence de son double à une personne sensitive.

Actuellement, elle tente des expériences de ce genre avec une châtelaine éloignée, à laquelle elle veut apparaître à distance.

Elle espère aussi obtenir, à bref délai, des phénomènes de matérialisation.

Je crois que Mme de Poncey est appelée à devenir un sujet très remarquable, et j'ai pris congé d'elle en l'assurant que, prochainement, je reviendrais tenter avec elle d'autres expériences.

Malgré tout, les phénomènes de ce soir ont été intéressants puisqu'ils tentent à prouver que le Malheur a un visage, la Fatalité un nom.

Que doit-on croire?

Mme LOUIS MAURECY.

A PROPOS DE LA PROPHÉTIE DE SAINT-CÉSAIRE

Bordeaux, 18 juin 1905.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Il me semble bon de vous dire que la prédiction de Saint-Césaire, ou Jean de Vatiguerro, dont il est question dans votre dernier numéro, page 226, a été publiée pour la première fois, *non pas en 1870* comme le dit votre correspondant, mais *en 1524*, en latin dans le « *Liber mirabilis* », 1 vol. in-12, puis traduite en français par M. Bricou dans son *Recueil de Prophéties* (in-12, 1831) et enfin reproduite, avec les renseignements qui précèdent, dans le *Livre de toutes les Prédictions et Prophéties*, 5e édition, que j'ai présentement sous les yeux (Paris, 1861, L. Maison, éditeur, et librairie Magnin, Blanchard et Cie, 3, rue Honoré-Chevalier, successeurs de Louis Janet.)

Cette prédiction est assez obscure et le certain chanoine Trichaud, dans son opuscule de 1870, n'a dû que la « truquer », car dans mon livre de 1861 il n'est pas fait mention du « DONNÉ DE DIEU » mais *d'un Pontife ayant avec lui un empereur, homme très vertueux, qui sera des restes du sang très saint des rois des Français, « lequel prince lui sera un aide, lui obéissant en toutes choses pour réformer l'univers. »*

Ceci dit, permettez-moi de profiter de l'occasion et d'appeler votre attention sur un article qui pourra vous intéresser et qui a paru sous le titre de « Magaziniana », pages 166 à 184, dans la livraison de mai 1850 de la *Revue Britannique*.

En voici le début avec quelques extraits :

Comme dans un siècle plus sceptique que superstitieux tel qu'est le nôtre, un article sur les prophéties et les prophètes a besoin d'être mis sous les auspices d'un nom scientifique, nous devons dire que celui-ci paraît en Angleterre avec la signature du professeur William Gregory d'Edinburgh....

C'est maintenant M. Gregory qui va parler :

« C'est un fait avéré que presque tous les peuples ont eu, dans tous les âges, leurs prophéties traditionnelles... Nous ne parlerons pas des prédictions que renferment les Livres Saints... il est indubitable que les livres sybillins contenaient des vaticinations sur l'avenir de Rome... Nous abordons directement les prophéties populaires... C'est surtout en Allemagne qu'elles abondent... Ces traditions populaires ont été recueillies en Allemagne l'année dernière. Le livre est intitulé :

> « Voix prophétiques avec des Explications, Recueil aussi parfait que possible de toutes les prédictions anciennes et modernes, concernant l'époque actuelle et les temps futurs, par Thomas Beykirch, licencié en théologie et curé à Dortmund.

« La première dont nous nous occuperons est d'une date fort ancienne ; elle vient d'un frère Herman, religieux du couvent de Lehnin, qui florissait en 1270..... En 1723 le professeur Lilienthal la fit imprimer sur un vieux manuscrit.

« .... Ce passage d'une autre prophétie me semble très remarquable : Un temps viendra où les hommes ne croiront plus en Dieu... Une guerre horrible éclatera. D'une part il y aura la Russie, la Suède et tout le Nord, de l'autre la France, l'Espagne, l'Italie et tout le Midi, sous la direction d'un puissant prince. Ce dernier viendra du Midi... il est boiteux d'un pied... et après une lutte acharnée il remporte la victoire (du côté d'Holtum).

« La vaticination de laquelle nous avons tiré les lignes précédentes a été imprimée en forme de brochure il y a très longtemps, au monastère de Werl.....

« Nous attirerons donc spécialement l'attention de nos lecteurs sur un petit ouvrage latin publié à Cologne en 1701. Nous traduirons littéralement le titre.

> « Prophétie relative à l'effroyable lutte entre le Nord et le Midi et à la sanglante bataille qui doit se livrer sur les frontières du Duché de Westphalie, près Budberg. — Extrait d'un livre intitulé *Traité de la Régénération Céleste*, livre écrit par un auteur anonyme que des visions illuminaient, avec la permission de l'officialité de Werl. Cologne, 1701.

« Les Moines de Werl traduisirent en allemand et imprimèrent cet opuscule, mais leur bibliothèque ayant été dispersée comme nous l'avons dit, nous ne nous occuperons que du texte latin. Voici ce qu'il renferme de plus intéressant :

« Après ces jours viendra... (la bataille du Carrefour du Bouleau près de Budberg)... le Sud tout entier prendra les armes contre le Nord (en automne)...

« ... Une prophétie qui date de 1622 contient les détails suivants sur les divers mois de l'année.

(L'année n'est pas indiquée, mais n'est-ce pas 1905?)

« Le mois de *mai* se préparera sérieusement pour la guerre, mais le temps ne sera pas encore venu.

« *Juin* excitera aussi à la guerre, mais le temps ne sera pas encore venu.

« *Juillet* se montrera si cruel qu'une foule d'hommes quitteront leurs femmes et leurs enfants.

(C'est la mobilisation de tout un pays, qu'on ne pouvait soupçonner en 1622 ni en 1850.)

« *En août* on parlera de guerre dans toute l'Europe.

« *Septembre* et *octobre* amèneront une grande effusion de sang.

« Des prodiges s'accompliront en NOVEMBRE. »

(En tout cas nous sauront bientôt si c'est pour 1905).

L'auteur de l'article ajoute les réflexions suivantes :

Ces diverses prophéties allemandes, dont l'authenticité est suffisamment établie, s'accordent, ainsi qu'on le voit, sur plusieurs points :

1° Une guerre générale doit éclater à notre époque après une paix dont on ne fixe pas la durée.

2° Elle sera précédée de convulsions politiques et de guerres moins importantes.

3° L'Orient et le Nord lutteront contre l'Occident et le Midi.

4° Les hommes de l'Occident et du Midi remporteront la victoire, sous la conduite d'un chef puissant qui s'élèvera tout à coup.

5° Le grand conflit sera terminé en quelques jours et aura lieu à l'automne.

6° La bataille définitive sera donnée au Carrefour du Bouleau, près de Werl.

7° Après d'horribles dévastations, des meurtres, des incendies occasionnés par cette guerre, la paix et la prospérité règneront de nouveau.

8° Les prêtres seront massacrés et deviendront très rares.

9° Mais une seule religion unira tous les hommes.

10° Ces événements se passeront peu après l'introduction du système des chemins de fer en Allemagne.

11° Frédérick-Guillaume IV sera le dernier roi de Prusse. (C'est, en effet, le dernier qui soit mort roi de Prusse tout court ; son successeur est mort empereur d'Allemagne, dont la Prusse ne forme plus qu'une partie, en réalité.)

12° Un prince puissant du Midi deviendra empereur d'Allemagne.

13° La France, vers cette époque, sera divisée intérieurement.

14° Les Russes s'avanceront en ennemis jusqu'au bord du Rhin, les Français marcheront à leur rencontre et les extermineront.

. . . . (1)

L'article de la *Revue Britannique* finit page 184 et est signé : A. M. (Blaskwood's Edinburgh Magazine).

J'espère, Monsieur le Directeur, que les détails qui précèdent vous intéresseront et que vous les communiquerez à vos lecteurs, *s'il y a lieu*.

Votre dévoué lecteur et abonné. R. H.

(1) Le Dr Gregory fait prévoir qu'il publiera une suite à cet article.

Arles, 22 juin 1905.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de vous adresser deux mots au sujet de l'article de Leo Franc, sur la prophétie de Saint-Césaire, paru dans le numéro du 15 juin de l'*Echo du Merveilleux* qui me tombe par hasard sous les yeux.

J'habite Arles depuis quelques années, où vit encore la famille Trichaud, très honorable et très estimée.

Je vais tâcher de me documenter sur l'abbé Trichaud dont il est question — mais en attendant je voudrais savoir, sans plus tarder, si la prophétie de Saint-Césaire n'était pas connue depuis *longtemps* (et s'il n'en reste pas de traces à Arles.)

En attendant le résultat de mes recherches, voici ce que je lis dans une petite brochure, *Les prophéties modernes*, par XXX (Imprimerie J. Francol, Foix, 1896.)

Prophétie de Saint Césaire, archevêque d'Arles (470 542).

« La prophétie de Saint-Césaire est, sans contredit, l'une « des plus remarquables. Nous reproduirons la traduction que « M. l'abbé Trichaud en a faite ainsi que les notes dont il « l'accompagne.

« *Le texte, dit M. l'abbé Curicque, se trouve rapporté « dans les œuvres de Saint Augustin, au tome IV de l'édition des Bénédictins, Livre de l'Antéchrist.* »

Veuillez agréer, je vous prie, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération bien distinguée. de M.

PHÉNOMÈNES FANTOMATIQUES

DANS L'EST-AFRICAIN ALLEMAND

Le colonel allemand Langheld, qui fut, il y a quelques années, chargé de commander une station à l'intérieur de la colonie allemande de l'est-africain, raconte dans *Die Uebersinnliche Welt* un étrange incident où il a été lui-même un des acteurs.

Le seul civil de race blanche qui fût près de lui à ce moment était le fils d'un grand négociant de Hambourg qui faisait un voyage d'études afin de développer le rayon d'action de sa maison. C'était une nature ardente et puissante. Il était devenu l'ami du colonel, et celui-ci, au moment du départ du jeune homme pour le Victoria Nyanza, éprouva comme un fâcheux pressentiment et lui recommanda d'être prudent.

Le jeune voyageur lui répondit :

— Soyez sans crainte ; s'il m'arrive quelque accident, vous le saurez immédiatement. Je vous ferai signe où que vous soyez.

Deux mois après, pendant une nuit, des pigeons qui se trouvaient dans une cabane au milieu de la cour s'agitèrent, comme s'ils étaient menacés par un animal étranger. Le planton du colonel l'éveilla ; il sortit armé d'un fusil et aperçut comme deux charbons ardents qui brillaient au dessus du pigeonnier.

Il fit feu et vit alors un animal ressemblant à un chimpanzé, avec de longs poils rouge-brun, qui tomba sur le sol, se releva aussitôt et disparut prompt comme l'éclair, en poussant un cri terrible, derrière la maison.

Un vieux sergent soudanais déclara que c'était un « diable » et que les armes européennes étaient impuissantes contre lui. Il ajouta que l'apparition de cet être fantastique annonçait toujours la mort violente d'un Européen, et que, pour sa part, c'était la troisième fois qu'il le voyait.

Le colonel fit faire des recherches qui ne révélèrent aucune trace de sang, bien que le coup de fusil ait été tiré à quatre mètres à peine. Le chien du colonel s'était caché, grelottant de terreur, et rien ne put le décider à passer le coin de la maison par où le monstre s'était enfui.

Un peu plus tard, dans la même nuit, le colonel, que cet étrange incident avait tenu éveillé, entendit des pas légers sous la vérandah où il prenait habituellement ses repas. En même temps lui parvint un bruit de vaisselle et de verres remués sur une table. Il se leva pour voir qui était là, et fut surpris d'apercevoir un Européen assis à sa table sur laquelle était dressé le couvert comme pour un repas.

L'Européen ayant relevé la tête, sa figure apparut dans la clarté de la pleine lune, et il reconnut son ami, le jeune négociant de Hambourg; ses yeux étaient enfoncés, ses joues creuses, il paraissait souffrir. Le colonel sentit une impression de froid glacial ; puis se remettant, il s'apprêtait à parler, quand brusquement l'apparition s'évanouit, et la table apparut nue et sans aucune vaisselle, comme c'était le cas après chaque repas. Il prit une lumière et revint, mais ne trouva rien de suspect.

Six semaines après, il apprit que le jour même où ces phénomènes se passaient à sa station, son jeune ami s'était égaré pendant une chasse, et avait été à moitié dévoré par des fauves. Quand ses restes furent retrouvés, le malheureux ne put être reconnu que par un portrait que le colonel lui avait donné H. R.

LA DAME BLANCHE DE STOCKHOLM

Nous trouvons dans les *Mémoires* du pasteur suédois Wadetröm, publiés en 1901 à Stockholm, la curieuse relation d'une confidence qui aurait été faite à l'auteur par la princesse Eugénie, sœur du roi Oscar et morte il y a quelques années.

« Vers la fin de mars 1871, dit la princesse Eugénie, peu de temps avant la mort de la reine Louise, j'avais passé la soirée avec ma mère, la reine douairière Joséphine. Nous nous félicitions de la tournure favorable que semblait prendre la maladie de la reine et de sa prochaine guérison.

« Il se faisait tard et j'allais regagner mes appartements quand l'on vint nous avertir qu'un incendie avait éclaté non loin du château. Ma mère, très inquiète, me demanda de venir avec elle dans la grande galerie, d'où l'on pouvait voir l'incendie. Nous y restâmes quelque temps, et, vers minuit, avant de rentrer, ma mère me proposa de passer par les appartements de Charles XV afin de prendre des nouvelles de la reine malade.

« Quand nous parvînmes au salon, d'où un escalier conduisait aux appartements de la reine, je vis une dame de taille élevée, très distinguée, qui se tenait debout, juste au milieu du salon, sous le grand chandelier. Elle portait une robe de satin blanc et un grand col de dentelle qui recouvrait ses épaules. Je pensai que c'était une des dames d'honneur de la reine, qui avait reçu ordre d'attendre le retour de la reine douairière afin de lui donner des nouvelles de la malade. Cette dame nous regardait fixement sans se retourner, sans changer d'attitude, ni modifier l'expression de sa physionomie.

« Comme je ne l'avais jamais vue à la Cour, je pensai, tout d'abord, à demander à ma mère qui elle était; mais je m'en abstins, m'attendant à voir ma mère lui parler et lui demander son nom Je fus donc très surprise quand nous passâmes près d'elle sans que ma mère parût même s'apercevoir de sa présence. Je remarquai aussi que cette dame ne rendait pas à ma mère les honneurs prescrits par l'étiquette ; mais l'idée ne me vint pas, à ce moment, qu'il y eût là aucun événement surnaturel. Je pensai seulement que la nouvelle venue n'avait pas encore été présentée et que, pour cette raison, ma mère n'y avait pas fait attention.

« Pourtant, je trouvai étrange qu'aucune de nous ne connût cette nouvelle dame d'honneur, mais comme la reine douairière ne fit aucune observation à ce sujet, je me tus.

« Quand nous fûmes arrivées à la porte du salon, je me retournai vivement et vis la dame en blanc toujours immobile à la même place sous le chandelier. Je la regardai encore un moment, comme attirée vers elle, et je vis alors qu'elle faisait quelques pas de notre côté.

« Dans la pièce suivante, je ne pus m'empêcher d'en parler à ma mère et lui demandai qui était cette femme si belle.

« — Quelle femme ? De qui parlez-vous ? me demanda ma mère étonnée.

« — Mais, cette dame, toute vêtue de blanc, qui

se tenait juste sous le grand lustre et ne nous a pas salués.

« Ma mère s'arrêta soudain et me dit d'une voix tremblante :

« — Vous avez vu une dame en blanc dans le salon conduisant aux appartements de la reine?

« Sans savoir pourquoi, je me sentis prise d'inquiétude.

« — Certainement, repris-je, elle était debout, juste sous le lustre ; elle avait une magnifique robe de satin blanc avec un grand col de dentelle ; mais est-il possible que vous ne l'ayez pas vue? Attendez, je vais ouvrir la porte et m'assurer si elle y est encore !

« Ma mère me saisit la main et m'entraîna en disant :

« — N'y allez pas, et surtout ne dites rien à personne, pour le moment, sur ce que vous avez vu. C'est probablement la « Dame Blanche », et, dans ce cas, nous sommes menacés de quelque grand malheur : la reine va, sans doute, mourir. »

Le lendemain, les médecins constatèrent une rechute, et trois jours après, la reine Louise expirait.

JOSEPH DE KRONHELM.

ÇA ET LA

Un enfant animalisé

MONSIEUR,

Je vous envoie la traduction exacte d'un fait cité dans un des plus importants journaux polonais le *Slovo* (nº 124), à la date du 7/20 mai 1905. L'article affirmé véridique est mentionné sous ce titre : *Un enfant animalisé*.

Dernièrement, un riche propriétaire du district de Lomza, M. Polumowicz, est venu à Varsovie avec son fils, un garçon de onze ans, lequel est un sujet très curieux. A l'âge de neuf ans, il se perdit dans la forêt pendant une promenade. Les recherches, opérées en grand, et qui durèrent deux semaines, n'amenèrent aucun résultat, quoique M. et Mme Polumowicz eussent loué deux cents paysans qui bouleversèrent la contrée, aidés encore par la police locale.

Il y a sept mois, dans une des rues de Psialestok, on arrêta un garçon velu et sauvage, duquel il fut impossible de tirer un mot ; à chaque demande, l'enfant répondait par un grognement d'animal. On mit ce garçon dans un asile, où il fut remarqué par un mendiant, originaire de Lomza.

Ce mendiant connaissait l'histoire de l'enfant perdu, car il avait souvent reçu l'aumône de M. Polumowicz. Il raconta tout ce qu'il savait au Directeur. Ce dernier fit savoir à M. Polumowicz qu'il avait un enfant trouvé dans son établissement.

Grâce à certains signes que l'enfant portait sur le corps et qui étaient connus de sa mère, les parents reconnurent leur fils.

M. et Mme Polumowicz demeurent actuellement à Varsovie pour le traitement de leur enfant.

Ce garçon ne comprend absolument rien quand on lui adresse la parole ; il mange de préférence la verdure...

L'auteur de cet article a vu ce garçon à l'air lugubre, debout près d'un mur ou appuyé sur une table ; il grattait la toile cirée qui la couvrait ainsi que le mur et mangeait tout ce qu'on lui présentait avec avidité. Le témoin de cette scène voyait avec stupéfaction l'enfant dévorer avec la rapidité de l'éclair, des noisettes, des œufs crus avec leur coque, de l'herbe, des fruits, etc. De temps en temps, l'enfant tournait autour des personnes présentes et les flairait.

Les médecins ont conseillé aux malheureux parents de développer insensiblement l'esprit de l'enfant, de lui donner ses aises et de ne jamais le laisser seul.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations respectueuses,

UNE DE VOS ABONNÉES.

27 mai/9 juin 1905.

Apparition racontée par Pfeffel

Pfeffel était un fabuliste et poète alsacien, né à Colmar en 1736, mort dans cette même ville en 1809. En faisant ses études de droit à Halle, il fut frappé d'une maladie des yeux qui ne fit que s'aggraver, et il devint aveugle. Sa cousine, qui était sa fiancée, ne l'abandonna pas, bien qu'il lui proposât de lui rendre sa parole. Elle l'épousa et leur union fut heureuse ; elle resta sa lectrice fidèle et écrivit sous sa dictée les charmantes fables si pleines de naïveté et d'ironie à la fois, d'humour, de sentiment et de moralité, qui ont fait sa réputation non seulement en Alsace, mais dans toute l'Allemagne.

Nous empruntons le récit de l'apparition racontée par lui aux *Souvenirs historiques du vieux Colmar*, par Ch. Foltz (Colmar, 1887). — « L'événement eut lieu en plein jour, dans un jardin situé hors de la ville, sur la route de Bâle, au canton Hohweg, et qui, au siècle précédent, était encore une pièce de vignes sans clôture.

« Un jeune ecclésiastique, M. Sigismond Bolling, recteur au gymnase et pasteur à Colmar, qui m'y accompagnait et qui auparavant n'y était jamais allé, ressentit tout à coup, à une certaine place, un frisson que je ne puis mieux définir qu'en le comparant à une commotion électrique. Nous étions seuls. Je le questionnai, mais ce ne fut que sur mes vives instances qu'il finit par m'avouer que ce frisson le saisissait presque toujours dans les lieux où il y avait une personne enterrée ; et il ajouta que l'obscurité de la nuit confirmerait probablement ses appréhensions.

« Le soir, à neuf heures (c'était au printemps de 1759), je retournai avec lui au jardin, et il m'assura qu'à la même place il voyait... une colonne de vapeur à peine élevée de cinq pieds et qui lui apparaissait sous la forme d'une femme. Je m'avançai et me plaçai à l'endroit désigné, mais je ne pus lui persuader de me suivre.

« J'agitai ma canne ; j'étendis la main dans toutes les directions sans éprouver ni résistance ni aucune autre sensation.

« Mon compagnon m'assurait que chaque fois qu'il m'arrivait de séparer la colonne de vapeur, les deux parties se rejoignaient, exactement comme si l'on coupait une flamme. — Ces promenades nocturnes, je les ai continuées avec quelques amis pendant une année entière et par tous les temps, et jamais personne, depuis cette première apparition, ne vit ni ressentit la moindre chose. Un jour, avec l'aide de mon frère, je parvins à l'entraîner de nouveau vers l'endroit en question ; il se mit aussitôt à trembler et à frissonner de

tous ses membres, et le lendemain chacun remarquait encore la pâleur mortelle de son visage.

« Au printemps suivant, pendant une belle journée, je fis faire une fouille en présence de plusieurs personnes et nous trouvâmes, effectivement, à une profondeur d'environ cinq pieds, sous une couche isolée de chaux, un squelette humain dont le crâne et les mâchoires avec les dents étaient restés dans un état complet de conservation.

« Un fait certain, c'est qu'après cette opération, quand je conduisis mon ami à la même place, il ne manifesta plus ni répugnance, ni émotion. J'affirme encore avoir eu dans la suite plusieurs occasions de constater l'influence extraordinaire et inexplicable que les miasmes des tombes, même anciennes, produisaient sur son système nerveux ; outre cette faculté, il possédait une vue tellement perçante, qu'il pouvait circuler partout sans lumière.

« Peut-être ce phénomène, qui certainement n'est pas unique dans son genre, peut-il expliquer cette croyance des anciens, que les ombres des morts planent au-dessus de leurs tombeaux ; et de même que l'erreur s'est souvent entourée de l'auréole de la vérité, il se pourrait bien que des mains peu délicates eussent jeté sur la vérité le voile fantastique de l'erreur. »

A TRAVERS LES REVUES

UNE APPARITION DE SHAKESPEARE

L'évêque anglican de Toronto (Canada), le T. R. Austin, vient de publier dans la revue *Reason*, la relation d'une très curieuse conversation qu'il a eue avec le célèbre acteur américain John-W. Thompson.

M. Thompson explique « la croyance au spiritisme que l'on remarque chez beaucoup de gens de théâtre, par ce fait que leur profession même rend les acteurs et les actrices particulièrement sensibles aux influences spirites », et il explique ainsi cet état d'âme:

Constamment appelés à nous assimiler des tempéraments et des tendances qui ne sont pas les nôtres, nos personnalités sont si souvent et si directement soumises à des influences étrangères, que les esprits peuvent sans grandes difficultés nous dominer jusqu'au point de développer chez nous toute la puissance médiumnique que nous pouvons posséder en germe. De sorte qu'au moyen d'un entraînement approprié, nous avons le privilège de nous mettre en rapport étroit avec les plus grands esprits du monde.

Nous vivons dans les plus hautes et plus vastes pensées : Shakespeare, par exemple, est pour nous un camarade de tous les jours, et à ma connaissance personnelle, non seulement il se rend lui-même au théâtre, mais encore il guide ceux des acteurs et des actrices qui aiment ses admirables drames et savent les apprécier comme il convient.

Il y a quelques années, plusieurs de mes camarades et moi nous trouvions dans ma chambre à San-Francisco, quand brusquement Shakespeare nous apparut avec une apparence de vie aussi complète que pouvait l'être une éthérialisation. Quand nous revînmes de l'ébahissement où nous avait jetés cette apparition, nous nous regardâmes avec une sorte d'inquiétude, nous demandant les uns aux autres : « Sommes-nous fous? Etait ce là Shakespeare, où sommes-nous victimes de quelque hallucination? »

L'apparition s'était évanouie ; mais peu après, elle se montra de nouveau debout devant nous, d'une blancheur de neige de la tête aux pieds, et après s'être inclinée devant chacun de nous, avec des grâces de courtisan, elle disparut de nouveau.

Remarquons bien que ceci se passait dans ma chambre, devant huit ou neuf acteurs ou actrices, et qu'aucun médium professionnel ne se trouvait là...

La scène est, en effet, très curieuse mais, étant donné surtout l'état d'esprit défini par le narrateur lui-même, on peut aisément y voir un des cas d'auto-suggestion qui ont souvent été constatés chez des gens frappés d'une idée fixe. H. R.

LA VIE PSYCHIQUE

Nous découpons dans la *Voie* cet extrait d'un article sur la vie psychique :

L'animal est disposé en vue de conserver le mouvement et de le distribuer là où il peut être efficace sans détruire la stabilité acquise. C'est une machine qui accumule une réserve vibratoire et la transforme. Ceci s'opère par le processus des réflexes : ou mieux de la réflexion et de l'élasticité vibratoire. Mais l'élasticité et la réflexion ne font que changer l'orientation du mouvement ; l'absorption et la dispersion l'arrêtent ou transforment son mode, au moins provisoirement.

La nature psychique

L'animal peut arrêter pour un temps une partie des vibrations reçues. C'est le pouvoir inhibitif. Or, la vibration retenue n'est pas seulement déviée vers une redistribution interne de matière, elle reste en partie sans effet matériel. Cet excès vibratoire constitue le psychique.

Le psychique apparaît comme un mouvement vibratoire qui ne se fixe pas dans la matière; un désir qui s'affirme sans action sur la matière, et c'est par ce manque d'efficacité immédiate qu'il se réfléchit sur le principe actif (l'esprit) et lui apporte la conscience. La conscience est le résultat d'un obstacle au désir.

Il est inutile de nous étendre ici sur cette thèse amplement développée dans la psychologie contemporaine.

La perception n'a eu lieu que là où le mouvemement est arrêtée. Cette loi régit les phénomènes extérieurs ; radiation lumineuse, calorique, électrique ne se révèlent à nos sens et à nos instruments que là où l'onde vibratoire rencontre un obstacle ? Cette loi se retrouve dans nos sensations s'émoussant par l'habitude, dans l'attention éveillée par la difficulté, dans les notions formées par la perception des différences, dans les sentiments, et les appétits éveillés par l'obstacle à la possession immédiate, etc.

Il faut bien remarquer que le psychique n'est pas l'esprit, mais la matière la plus voisine de l'esprit, la matière pénétrée essentiellement par l'esprit, tandis que la matière proprement dite est la limite de l'esprit. Le psychique est une matière pour ainsi dire spiritualisée, une matière non plus seulement impondérable, mais sublimée. La matière pondérable oppose la masse au mouvement ; la limite de cette opposition entre la matière et l'esprit crée la forme par laquelle esprit et matière deviennent intelligibles dans l'univers ; et la forme peut s'appeler : perception de l'être cosmique. Dans la matière impondérable la résistance matérielle cède à chaque

acte vibratoire et au lieu de forme on aperçoit un changement. L'esprit en synthétisant les phases du changement se crée une forme quasi-spirituelle qui est la mémoire. Enfin la matière psychique est celle où la résistance de la matière ne dure même pas l'instant de produire un phénomène, mais où l'acte la pénètre absolument et devient consciente et lumineuse par l'embrasement intime des deux principes : esprit et matière. Mais il s'en faut que ces trois états soient distincts et tranchés. En l'état actuel il n'est pas de notion sans image, pas de psychisme qui ne soit mêlé de mouvement vibratoire, pas de mémoire qui ne soit accompagnée de réflexes automatiques et aucun phénomène psychique sans réaction organique.

Il ne faut pas considérer l'élément vibratoire qui constitue le psychique comme un simple résidu de la synthèse matérielle, ce résidu s'organise lui aussi pour constituer la synthèse intellectuelle. C'est grâce aux relations coordonnées des éléments psychiques qu'apparaissent la vérité, la beauté et le bien. Le désir de l'être se trouve, par la conscience, armé de nouveaux moyens pour sauvegarder le mouvement et mieux le répartir, pour agir plus efficacement sur la matière et la spiritualiser davantage. Ainsi, l'œuvre animale et, à un plus haut degré, l'œuvre humaine complètent et perfectionnent la synthèse naturelle.

Le corps animal sert de base à la synthèse psychique : c'est lui qui, accumulant et organisant les vibrations reçues de l'extérieur, permet aux vibrations en excès, qui constituent le psychique, d'émerger groupées et prêtes à s'organiser sous l'action de l'esprit. Cela n'est pas une simple hypothèse car personne ne considère maintenant la conscience comme purement passive et tous les philosophes admettent dans la perception, une élection active émanant d'un principe interne. La permanence relative de la synthèse corporelle sert de point d'appui à la constitution de la synthèse psychique. Mais, d'autre part, l'acte spirituel n'atteint le monde extérieur qu'à travers le corps animal (1).

Pour s'affranchir de ce corps, il se sert de moyens intellectuels et développe l'action à distance, principalement par le langage, par les machines et bientôt peut-être par le fluide dont se servent les magnétiseurs. Il emploie aussi des moyens moraux qui consistent à redistribuer la synthèse corporelle de manière à la rendre de plus en plus malléable à l'esprit et indépendante des perturbations extérieures. Par ces moyens, la matière corporelle se spiritualise de plus en plus et ses mouvements se subordonnent à la volonté. Enfin il existe une troisième espèce de moyens qui consiste non plus dans l'émancipation de l'esprit vis-à-vis du corps et du monde, non plus dans l esclavage du corps et du monde au profit de l'esprit, mais dans l harmonie du corps et du monde avec l'esprit et sous sa dépendance, ce sont les moyens esthétiques. Quand ces moyens divers sont tous réunis dans un acte, le désir devient amour.

Dans cette relation du corps et de l'esprit, l'élément psychique semble s'élever ou s'enfoncer à divers niveaux, suivant que l'esprit domine la matière ou qu'il se laisse étouffer par elle.

Chez l'animal, la synthèse psychique émerge plus ou moins mais s'appuie toujours sur la matière. Chez l'homme, l'esprit possède un principe attractif supérieur qui le rattache à Dieu. Et suivant l'intensité de cette attraction, intensité qui dépend de la volonté de Dieu et de celle de l'homme, la synthèse psychique s'élève avec plus ou moins d'indépendance au-dessus du corps.

(1) Voir Bergson : Matière et mémoire.
Blondel : L'action.
Fouillée : Psychologie des Idées, Forces, etc.

L'AGENT OCCULTE CONTRE LE MÉDIUM

M. V. Cavalli publie dans le *Luce e Ombra* un article où il étudie deux expériences personnelles d'hypnotisme, démontrant bien qu'un médium est souvent influencé par un agent inconnu indépendamment de la volonté et de l'hypnotiseur et de l'hypnotisé. Il s'agit de phénomènes se produisant contre la volonté formelle du médium — lequel dans la circonstance était une dame de la société, dont la bonne foi ne pouvait être mise en doute.

Cette dame éprouvait une répulsion physique même à l'état de veille pour le bruit que produit le grincement des ongles sur une table. Ce grincement affectait péniblement ses nerfs. Une fois endormie, elle protestait violemment dès que l'expérimentateur produisait le bruit pour le faire imiter par l'être occulte de la table.

Néanmoins, raconte M. Cavalli, malgré sa résistance et sa volonté, le bruit se reproduisait sans qu'elle pût l'empêcher.

En réponse à cette objection que la force psychique agissante a dû obéir à la volonté de l expérimentateur, M. Cavalli dit que « cette théorie implique la passivité absolue du médium, tandis que dans le cas en question, celui-ci résistait au contraire de toutes ses forces. »

A l'expérience suivante, chacune des personnes présentes produisirent, tour à tour, des bruits rythmés ou autres, et tous ces bruits furent imités par l'agen occulte qui animait la table.

Mais quand vint le tour du médium, l'agent en question refusa absolument de lui obéir, comme pour bien marquer que ce médium n'était pas la cause des phénomènes, mais seulement l'intermédiaire d'une volonté inconnue.

Naturellement le médium s'irrita de cette résistance ; mais en vain insista-t-il, supplia-t-il. La table restait immobile ou répondait sèchement : *Non* ! soit par le choc du pied ou par ces grincements si déplaisants dans le bois.

Ces expériences, dit l'auteur de l'article, me parurent être une preuve décisive de l'action d'un agent libre du médium, car il s'opposait nettement à sa volonté et semblait prendre à tâche de la contrarier.

« Ainsi, conclut-il, ces petits signes et ces grattements nous permettent de distinguer l'action d'un opérateur intelligent étranger aux êtres qui l'évoquent. Quant à expliquer le phénomène par l intervention de la subconscience du médium, c'est un argument qui n'a rien de scientifique ».

Le Gérant : GASTON MERY.

Imprimerie JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 724-73